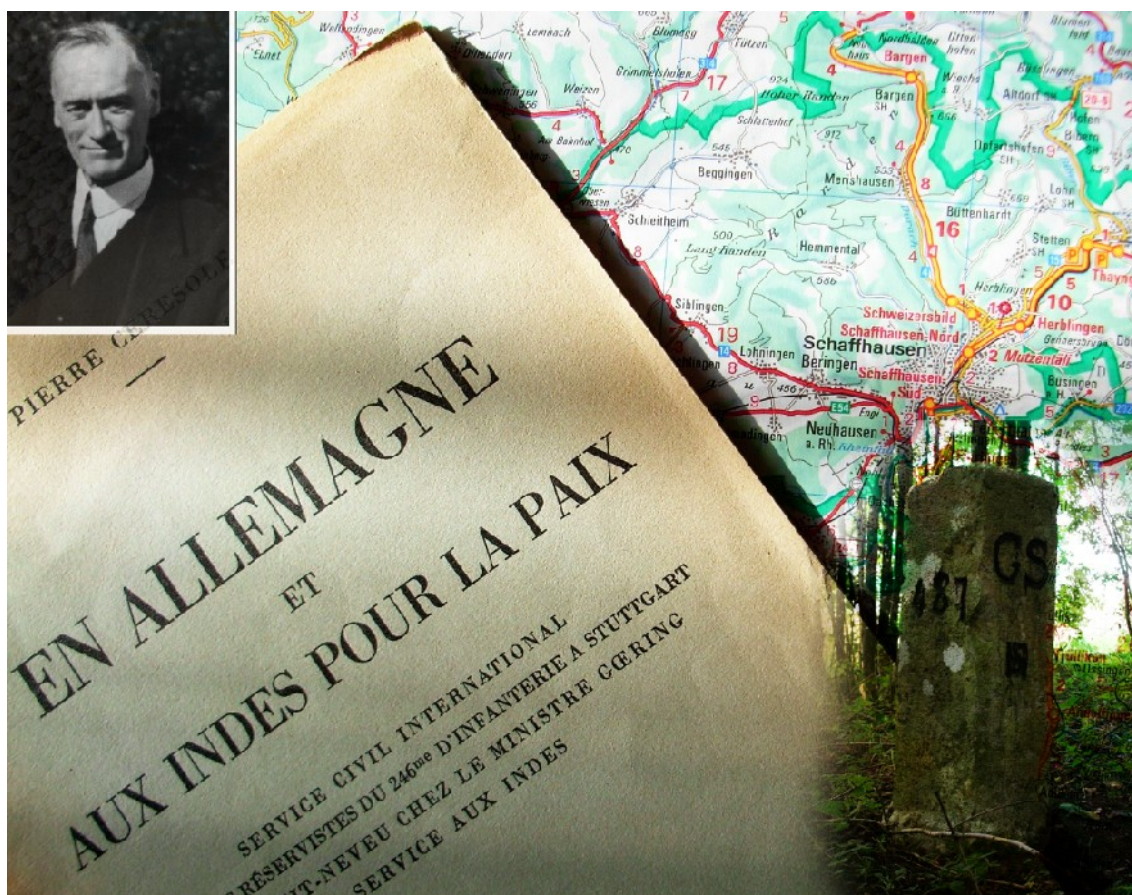




Pierre Ceresole in Germany for Peace

The border crossing in 1918, 1933, 1942 & 1944



Archives Documentation

22.August 2010

Table of Contents

1. Introduction.....	3
1.1 The border crossing.....	3
1.2 Maps of the Border Crossing.....	4
1.3 Bibliography.....	4
2. Archives.....	6
2.1 Lettre à P. Chapuis. Champ-Soleil, 21 August 1918.....	6
2.2 Voyage November 1933.....	6
2.3 Concept voyage to Germany, 12.Novembre 1933.....	7
2.4 Lettre générale No.1, 17.Novembre 1933.....	9
2.5 Lettre générale No.2, 17.Novembre 1933.....	10
2.6 Lettre générale No.4, 18.Novembre 1933.....	11
2.7 Lettre générale No.5, 18.Novembre 1933.....	14
2.8 Lettre générale No.6, 20.Novembre 1933.....	21
2.9 Lettre générale No.7, 20.Novembre 1933.....	22
2.10 En Allemagne et aux Indes pour la Paix, 1934.....	23
2.11 A tête à tête with Mussolini.....	23
2.12 Voyage December 1942.....	28
2.13 Pour la réunion des AMIS (Quakers) suisses, à Berne. 20. November 1942.....	29
2.14 Lettres to Lise Ceresole, November 1942.....	29
2.15 Begründung meines Besuches in Deutschland, December 1942.....	31
2.16 Les Raisons de ma visite en Allemagne, 1943.....	33
2.17 La condamnation de P. Céréssole, 7 & 9.Juillet 1943.....	38
2.18 Offener Brief an den Herrn Vorstand des Bezirksgefängnisses Waldshut (Deutschland), 1. March 1944.....	39
2.19 Voyage September 1944.....	46
2.20 Charge brought against Ceresole, 3.November 1944.....	47
3. Interpretation.....	48
3.1 In Nazi Deutschland für den Service Civil International	48

1. Introduction

1.1 The border crossing

August 1918

Being a convinced anti-militarist, Ceresole has always felt compelled to seek out and make direct contact with his supposed enemies. Towards the end of World War I, oblivious to fears expressed by his friends, Ceresole crosses the unguarded border of the German Empire without caring about any border formalities. He is soon turned in by German soldiers and transferred back to Switzerland after a few days in prison.

November 1933

The political situation in Germany has drastically changed with the coming into power of the National-Socialist Party. Rearmament is heralding the war that is looming. Ceresole, protesting against this development, repeatedly advocates dialogue with the Germans.

In November 1933, Ceresole goes the same way into Germany again. This time he succeeds in crossing the border unnoticed. He continues his trip to Stuttgart intending to try to contact the new rulers. But the Nazis in the Party headquarters in Stuttgart show only little interest in Ceresole, and don't respond to his offer of entering into a dialogue with him. Somewhat by accident, Ceresole then seizes the opportunity of addressing the audience at a regimental party taking place in his hotel. Referring to international civilian service, he invites the assembly to follow up on the pledges the National-Socialist Party has made for peace since it came to power. International volunteers should be allowed to join the German Voluntary Work Service. But, he does not succeed in making any decisive contact with Hitler himself, or any other member of the leading circle.

December 1942

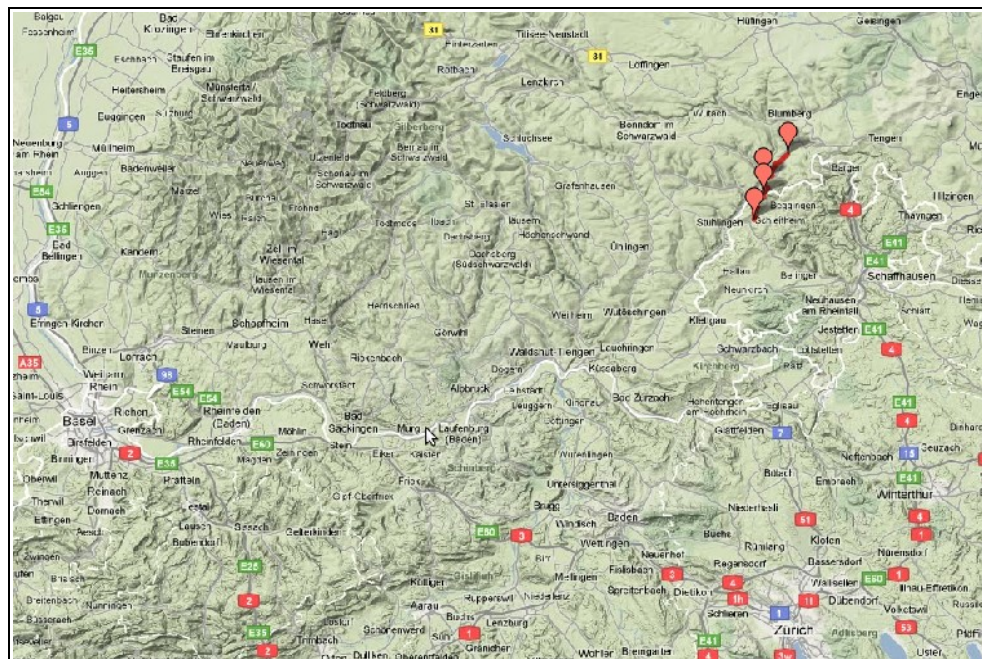
The outbreak of World War II deeply shocks Ceresole. Again, he travels illegally to Germany, thereby expressing his repudiation of war. "Humanity comes before polity," he tells worried friends. On the 1st of December 1942 he crosses the border at exactly the same place he had on previous occasions. Again he is caught by German soldiers and transferred to the district prison in Waldshut. There, under questioning by the Police and the Gestapo, he is particularly critical of Switzerland's role in World War II.

Surprisingly, Ceresole is released a few weeks later and transferred to Switzerland, where he receives a three-week prison sentence in 1943.

September 1944

Still unperturbed, Ceresole decides to cross the border once more in autumn 1944. He gets caught again, but this time by the Swiss authorities, before actually entering Germany.

1.2 Maps of the Border Crossing



1.3 Bibliography

Archives

Bibliothèque Cantonale et Universitaire, Lausanne (Switzerland), Archives Pierre

2010-08-23

Ceresole(IS 1917) (BCUL) <http://www.unil.ch/bcu/> (BCU)

Service Civil International - International Archives (SCI), Bibliothèque de la Ville, La Chaux-de-Fonds (Switzerland) <http://www.service-civil-international.org> (SCI IA)

Publications

P.Ceresole : En Allemagne et aux Indes pour la Paix.Secrétariat du SCI, La Chaux-de-Fonds (1934)

Pierre Ceresole (édité par P.Bovet and H.Monastier), Vivre sa vérité, Carnets de Route, 1ère édition. Neuchâtel (1950)

Hélène Monastier, Edmond Privat, Lise Ceresole, Samuel Gagnebin : Pierre Ceresole d'après sa correspondance. Neuchâtel (1960)

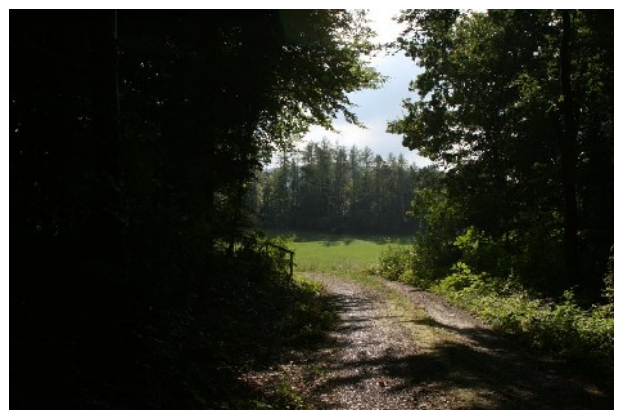
Daniel Anet, Pierre Ceresole, la Passion pour la Paix. Neuchâtel (1969)

« Pour se défendre utilement contre un ennemi, on est obligé d'abandonner peu à peu tout ce qui vous distingue de lui. »

Pierre Ceresole: Vivre sa vérité, Carnets de Route, 1ère édition. Neuchâtel (1950)
p106



View to Schleithem



Wood of Schleithem

2. Archives

Correspondence¹

2.1 Lettre à P. Chapuis. Champ-Soleil, 21 August 1918

“Le 3 août j'ai réalisé un projet auquel j'ai pensé longtemps sans savoir s'il me serait possible de l'exécuter.

Partant de Schleithelm, au nord du canton de Schaffhouse, j'ai pu sans la moindre difficulté et après la promenade en forêt la plus paisible, passer dans le Grand-Duché de Baden où je désirais répéter sous une forme quelconque et n'importe où, ce que nous avons dit, en somme, suffisamment ici : l'accablement de voir les chrétiens les plus fertiles en belles paroles trahir sur toute la ligne. Si on m'avait laissé aller, je serais entré probablement dans une église ou chez un ecclésiastique quelconque, mais, comme il fallait s'y attendre, c'est au corps de garde que je suis arrivé. L'intéressant est que, dans ce corps de garde -ancienne salle d'école - il y avait un crucifix, précisément, et, sans prêcher la désertion, ce dont je n'avais aucune envie, j'ai pu dire tout natu-

rellement ce que j'entendais à ces pauvres gens du Landsturm badois qui m'ont engagé eux-mêmes à parler librement. Ils ont approuvé en principe, mais pas compris; il en a été de même de l'officier juriste de Constance qui m'a traité de la manière la plus convenable, et sans sourire apparemment m'a même dit au revoir - ce qui est peut-être une indication...

Ce pauvre Moloch militaire n'existe en vérité que par le respect qu'on lui témoigne ; je le sens encore mieux maintenant et espère pouvoir le redire encore. ”

[...]

“J'ai encore quelques démêlés en perspective avec nos autorités suisses pour avoir passé la frontière sans permission. Il me semble que c'est bien de ce côté-là que quelques-uns d'entre nous doivent s'orienter paisiblement...”

Citation

2.2 Voyage November 1933

« Une fois au moins être courageux! Seigneur... donne le courage d'aller... Oser agir sans peur, suivant sa conviction. Même dans le ridicule. »

Hélène Monastier: Pierre Ceresole d'après sa correspondance, Neuchâtel, 1960, p.170

« Your canons and your machine guns will not protect me; they hinder me, they suffocate me. Take them away; let me go and see these Germans. I am certain of finding people there, good people, like us, if

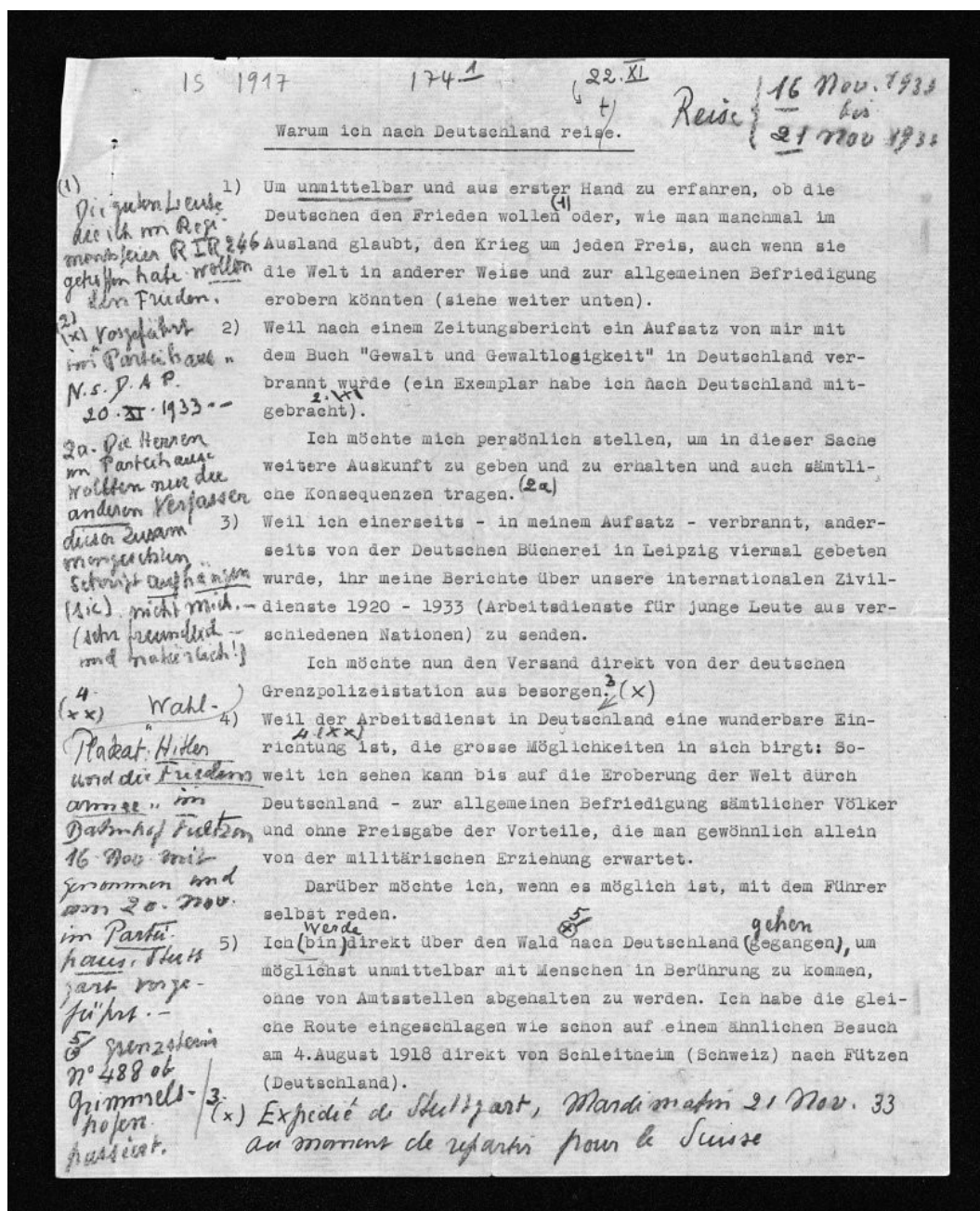
1 Hélène Monastier: Pierre Ceresole d'après sa correspondance, Neuchâtel, 1960, p.19

neither they nor we succumb to military delusion. »

Pierre Ceresole: En Allemagne et aux Indes pour la paix, La Chaux-de-Fonds, 1934, p.4

Document²

2.3 Concept voyage to Germany, 12.November 1933



2 Archives Pierre Ceresole: Bibliothèque cantonale et universitaire Lausanne, IS1917, PC174-1

Zunächst möchte ich nachsehen, ob das Christusbild, das damals in der Schule Fützen über dem Gewehrstand hing (Schule als Wachtposten benützt), immer noch an der gleichen Stelle ist, (x) was meine weiteren Erklärungen bedeutend erleichtern würde.

Ist immer da.
(Donn. 16.11)
du Herrn
Sehrn
Hild
m. Fützen)

Gland (Schweiz), den 12. November 1933.
 (Vaud)

Dr. Pierre Ceresole
 Präsident der Internationalen
 Zivildienst-Vereinigung

P.S. 22.11.33:

Lettre ^(x) Envoïée, avec une lettre personnelle, le 17 Nov. à
 m. Hill, "Geschäftsführer" des Parkhäuser, Goethestrasse
 Stuttgart. Examinée et discutée avec les 3 chefs présents
 le lundi 20 Nov. 1933 de 15h 15 à 16h -

Laisse la brochure de Safien "Service Civil 1932"
 Examinée avec eux & livre: "Gewalt mit Gewalt-
 losigkeit" - brûlé à Berlin -

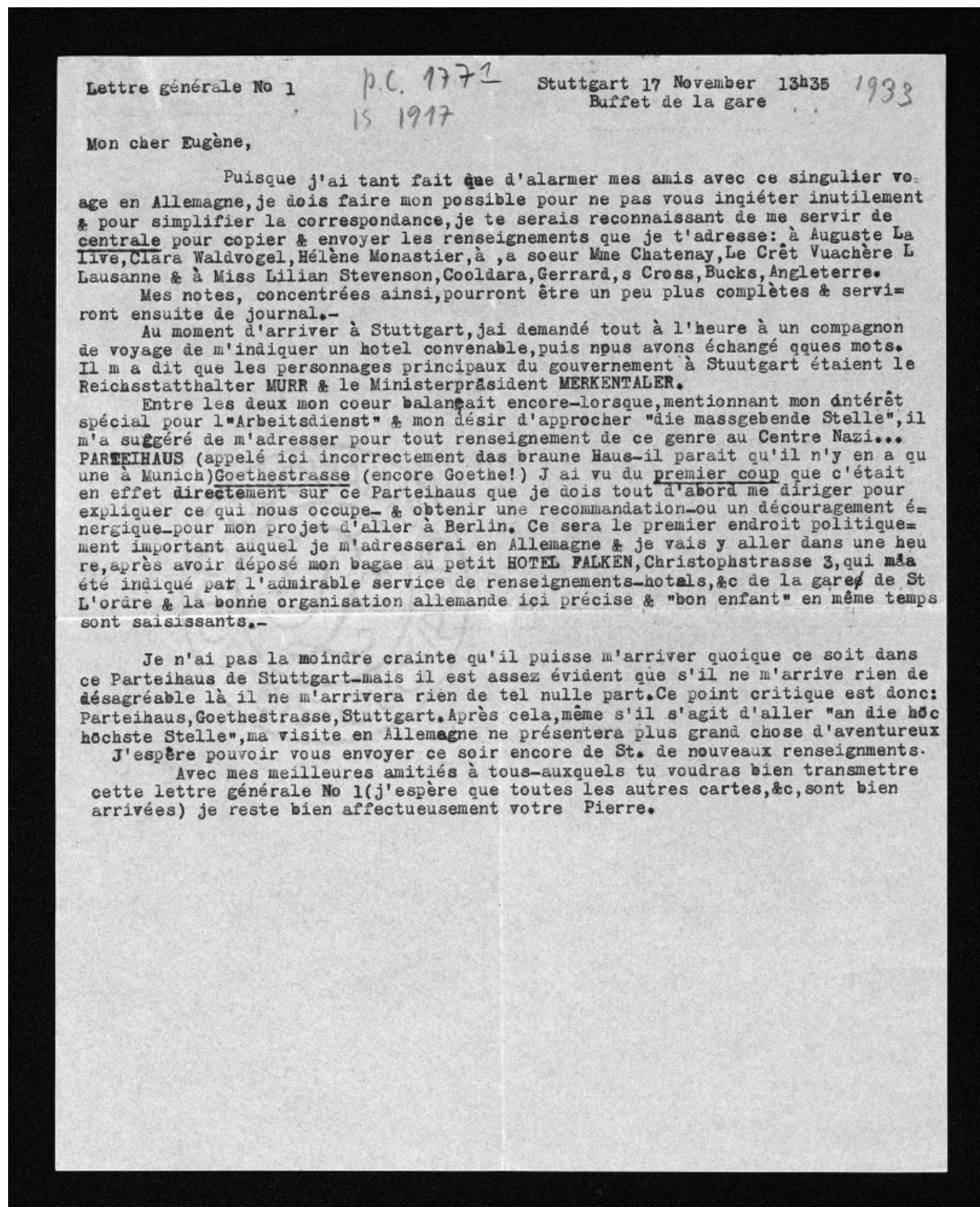
Reçu l'avis de voir Alfred Rosenberg à
 Munich. Braunhaus ou à Berlin.

P.C.

* de Stuttgart, Garthaus 2. Falken, après une première
 visite personnelle au Parkhaus le 17 nov. à 16h
 où j'ai pas vu m. Hill. -

Document³

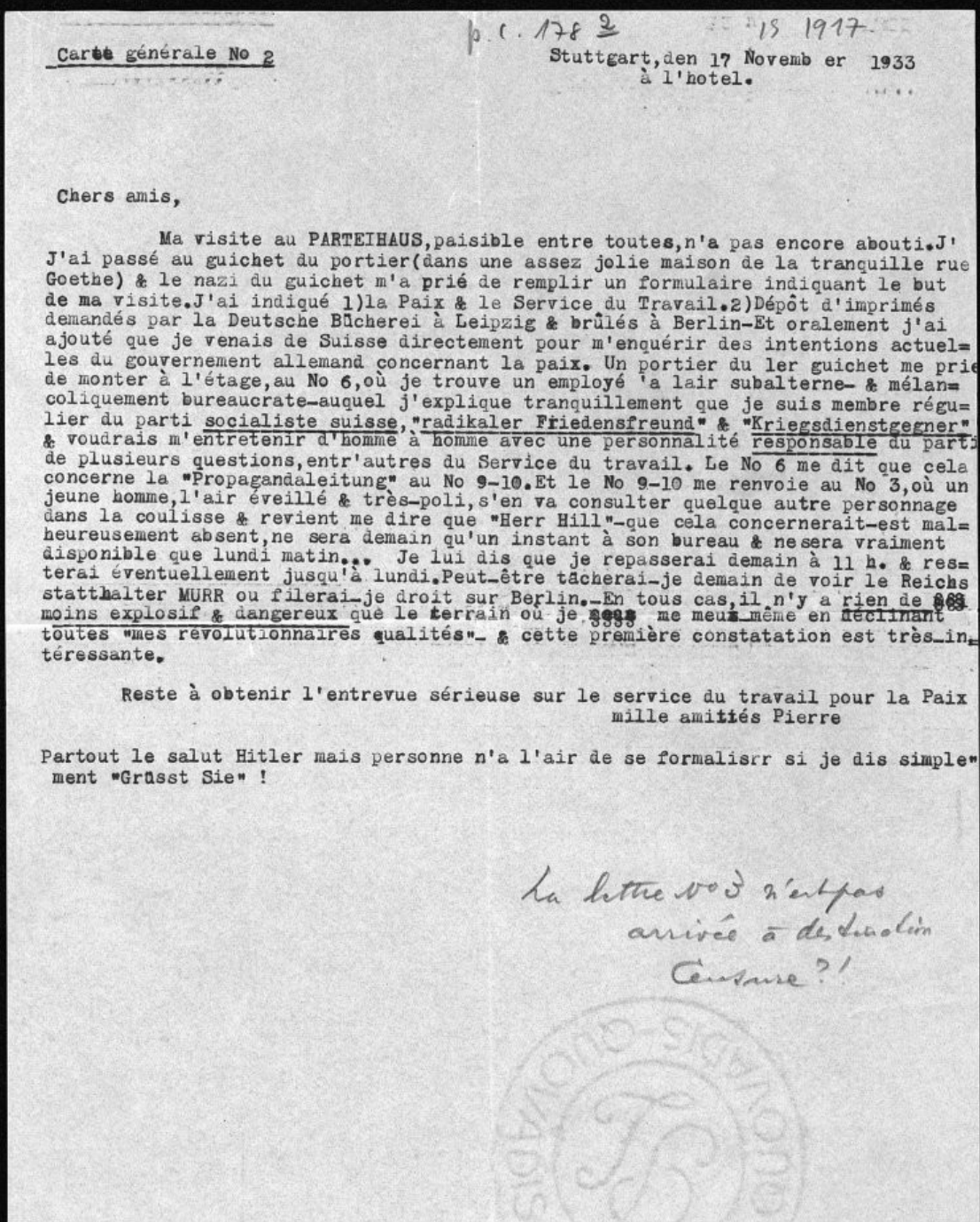
2.4 Lettre générale No.1, 17.Novembre 1933



3 Archives Pierre Ceresole: Bibliothèque cantonale et universitaire Lausanne, IS1917, PC177-1

Document⁴

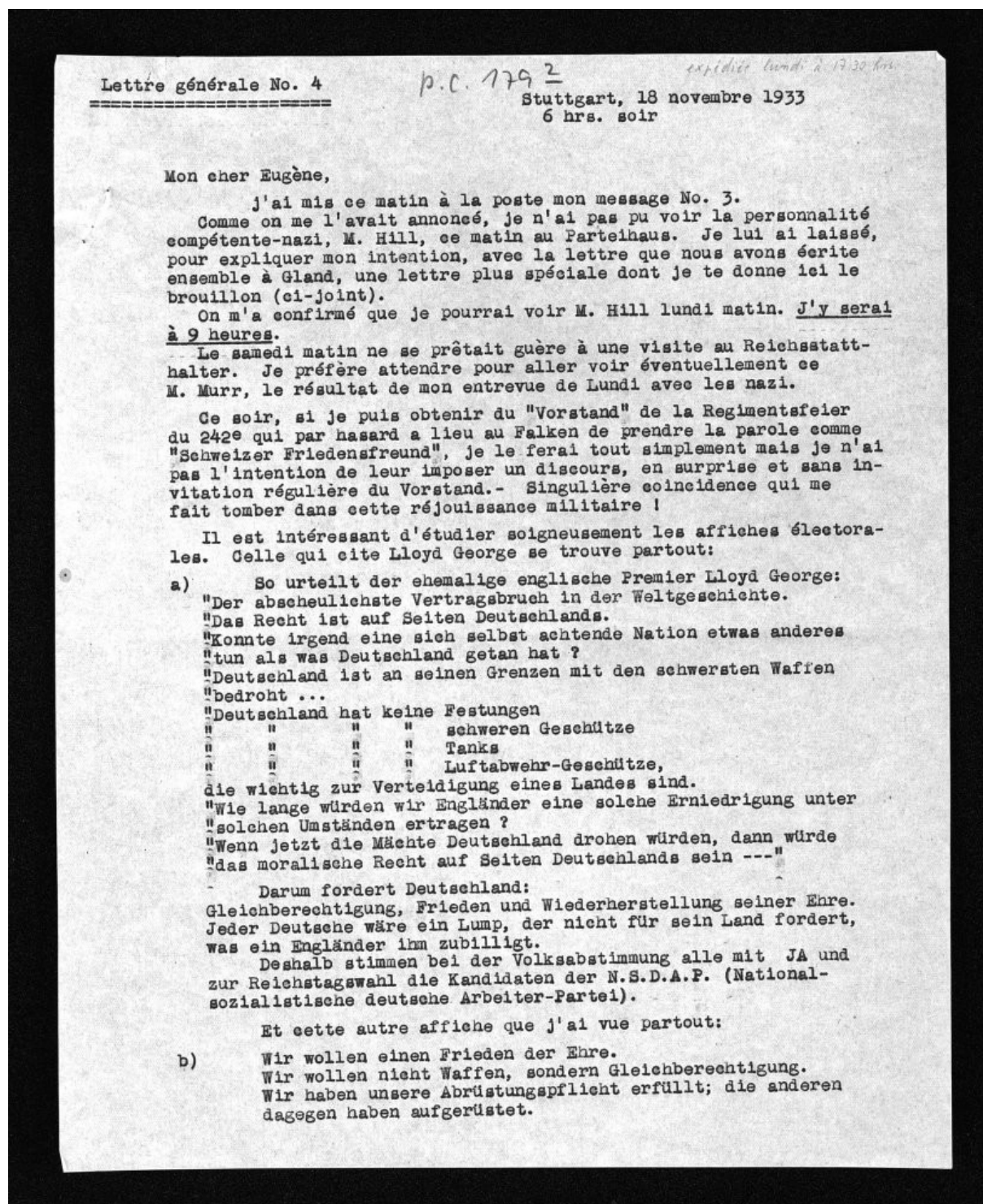
2.5 Lettre générale No.2, 17.Novembre 1933



4 Archives Pierre Ceresole: Bibliothèque cantonale et universitaire Lausanne, IS1917, PC178

Document⁵

2.6 Lettre générale No.4, 18.Novembre 1933



5 Archives Pierre Ceresole: Bibliothèque cantonale et universitaire Lausanne, IS1917, PC179

-2-

Auch wir haben ein Recht auf Sicherheit.
 Deutschlands Zukunft ist deine Zukunft
 " Sicherheit " " Sicherheit
 " Ehre " " Ehre.
Adolf Hitler will den Frieden.

Stimme mit JA ! Wähle zum Reichstag den Führer
 und seine Männer !

Et un peu partout sur l'asphalte des trottoirs, en grandes lettres blanches gothiques:

c) "Mit Hitler für den Frieden".

Partout depuis Fuetzen ces mots se répètent

d) Gleichberechtigung, Friede und Wiederherstellung der Ehre -

Une autre affiche encore montrant Hindenburg et Hitler l'un à côté de l'autre, porte ces mots:

e) "Der Marschall und der Gefreite (l'appointé) kämpfen mit uns für Frieden und Gleichberechtigung" -

Enfin la plus intéressante de toutes les affiches pour moi est celle où l'on voit Hitler, en grand, brandissant une pelle sur un groupe - en plus petit - du Service du travail, avec la belle inscription:

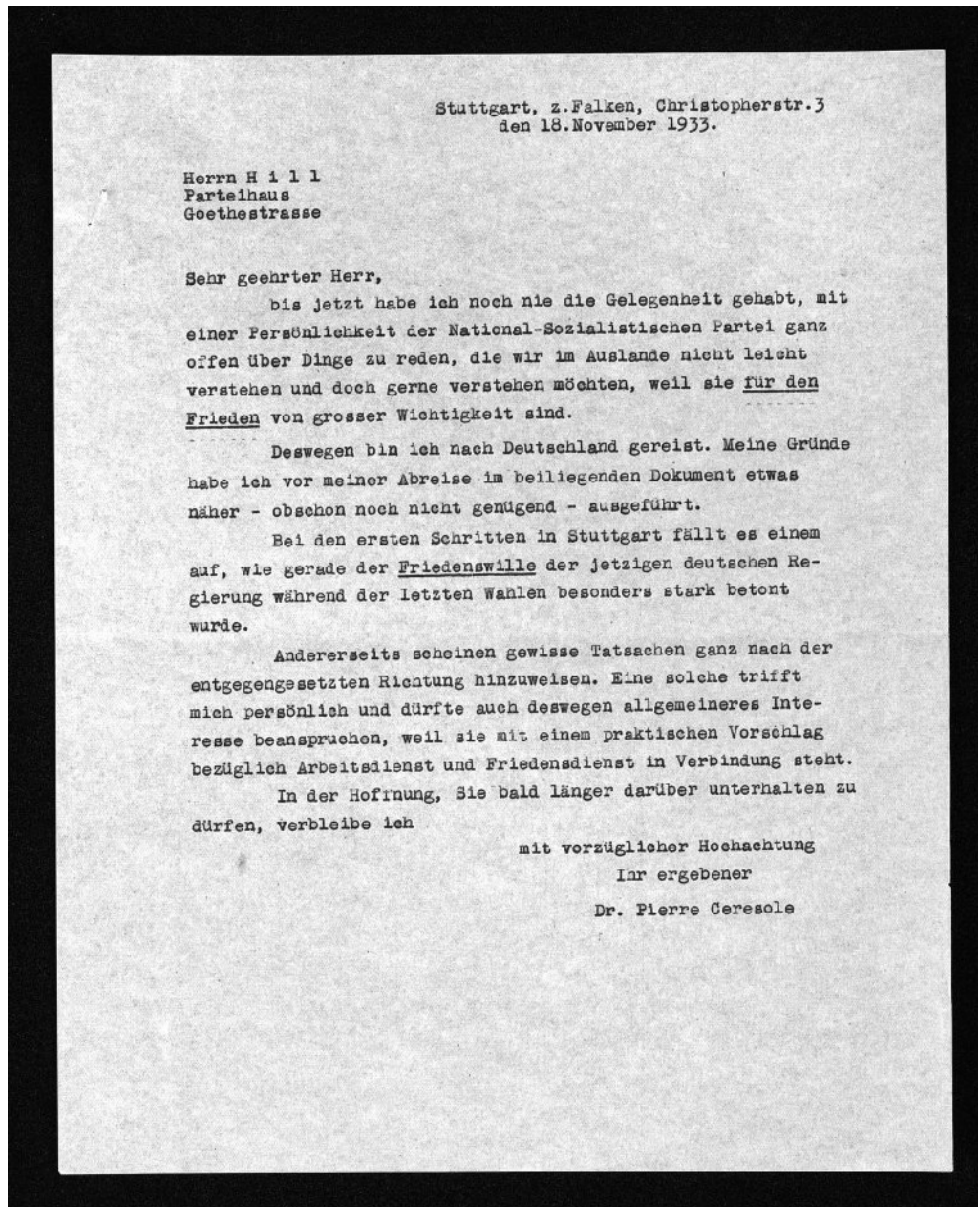
"Die Armee der Arbeit und des Friedens
 antwortet dem Führer mit-----
 JA..."

Cette affiche s'applique tellement bien à mon affaire que je n'ai pas hésité à la décrocher de la paroi de la salle d'attente de Fuetzen pour la mettre dans ma valise (maintenant qu'elle a fait son service pour l'élection du 12 Nov.). Je la rendrai aux autorités, si elles y tiennent après m'en être servi moi aussi!

Pour demain Dimanche je n'ai rien de particulier en perspective. J'aurai probablement encore une note à t'envoyer demain matin.

Salut, cher ami, à toi et tous les amis qui recevront cette note.

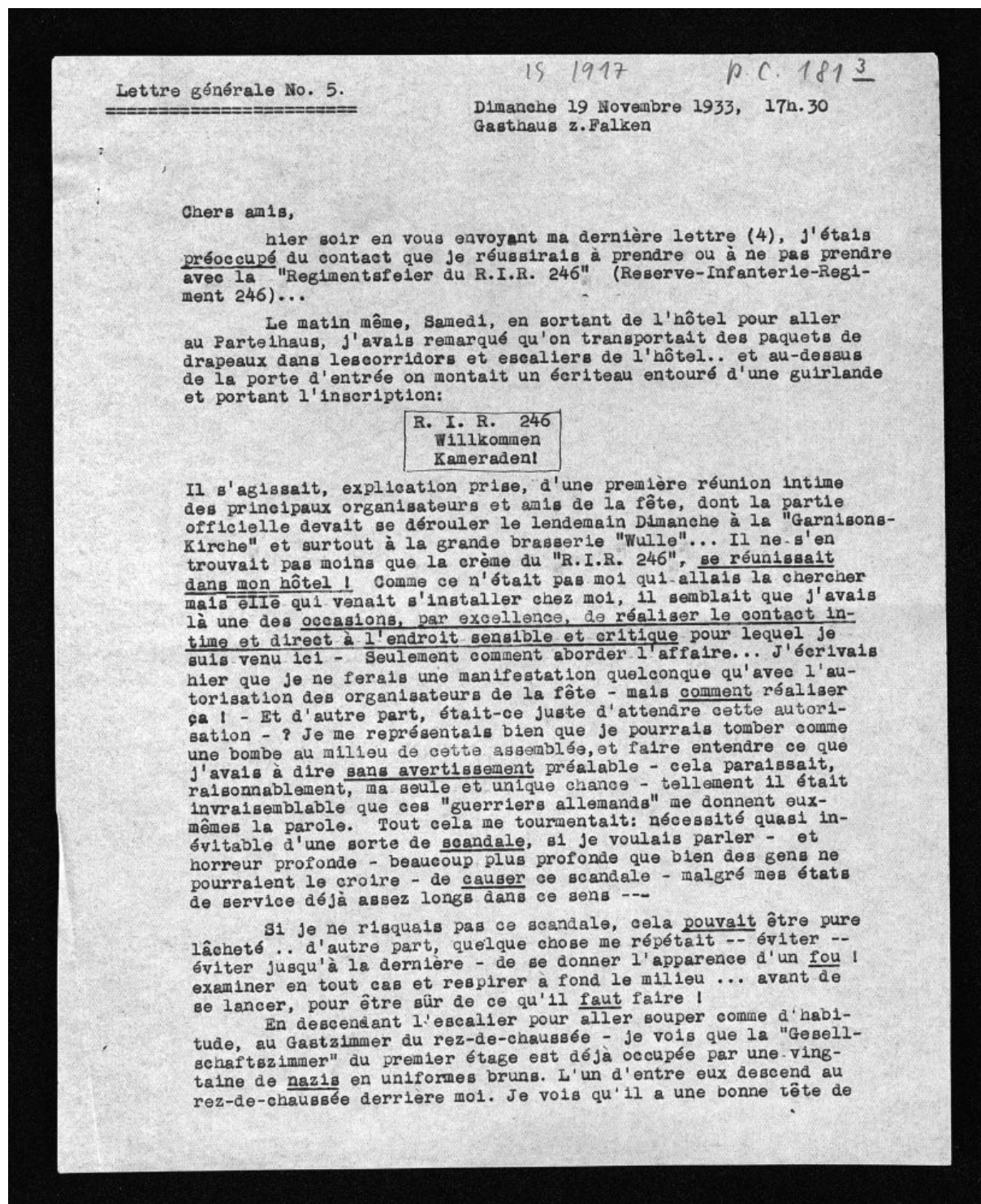
Ton affectionné
 Pierre



Boundary stones on the Swiss – German border, where Ceresole crossed the border several times

Document⁶

2.7 Lettre générale No.5, 18.Novembre 1933



6 Archives Pierre Ceresole: Bibliothèque cantonale et universitaire Lausanne, IS1917, PC181

-2-

"Schwabe", tout ce qu'il y a de plus confortable, et je lui demande: "Est-ce au rez-de-chaussée ou au premier que la réunion du 246ème a lieu ?" Il me répond cordialement (en me prenant peut-être pour un "246ger"): "C'est au rez-de-chaussée -- nous sommes au premier, en attendant seulement; la réunion commence à 8 heures" et d'un trait, sans préméditation, je continue: "Dites donc, je viens de Suisse --, comme Friedensfreund, j'aurais très envie de dire quelques mots à vos camarades -- Croyez-vous que ce soit possible ?" Et lui, avec la même entière cordialité: "Pourquoi pas ! - demandez donc au Vorstand qui est justement là --" Le nazi qu'il m'indiquait n'était pas le "Vorstand" .. mais de chemise brune cordiale à une autre chemise brune cordiale - j'arrive à une sorte de brave homme en civil, l'air d'un instituteur sympathique et intelligent - a lunettes - qui a l'air de connaître tout le monde, qui présente les gens et qui doit être au moins le vice-président (un feld-weibel populaire du régiment) et qui m'encourage de nouveau "Mais oui - attendez je vais dire au Vorstand" et cette fois c'est bien le Vorstand, un homme en civil lui aussi, trente-cinq ans au plus, plutôt mince et maigre, de figure assez pâle, aux traits plus fins que ceux de ses camarades, physionomie intelligente et plus sympathique encore que les autres... pas la moindre morgue - Pas un intellectuel, semble-t-il - (rien du Herr Doktor suffisant !) - mais plutôt un "manuel" supérieur - me rappelant beaucoup le meilleur chef-monteur de chez Brown Boveri du temps où j'y étais - Très gentiment et sérieusement il prend note de ma demande - l'air très légèrement nerveux mais sans hésitation.. il me dit "C'est bien -- je vous avertirai le moment venu" ----

 Dans le brouhaha qui suit, le patron me fait servir au 1er étage, dans la salle presque remplie de nazis en uniformes, à une table où deux ouvriers viennent bientôt me rejoindre.. L'un est aussi plus ou moins de la fête. Il porte un drapeau - (pour lequel il me dit qu'il mourrait) -- dans un fourreau - il est du R.I.R.N° 120 qui a quelque connection mystérieuse avec le 246. Il était, me dit-il membre régulier du parti "nazi".. Mais on l'a mis à la porte quand il n'a plus pu payer sa cotisation.. "Ce qui n'empêche pas, me dit-il, que je suis resté partisan fidèle et enthousiaste d'Adolf Hitler" - (un titre naturellement que tout le monde veut se donner maintenant).. Il n'a pas l'air doué de beaucoup de caractère et d'intelligence: une sorte de type "falot" - et l'autre ouvrier qui est à ma table est plus "falot" encore; à vrai dire, l'air un peu idiot- nullement caractéristiques des autres hommes réunis dans cette salle - Je suis mal tombé - Tous les autres me rappellent simplement nos bons suisses-allemands solides et intelligents avec quelque chose d'un peu moins rude peut-être - un assez grand nombre de figures d'intellectuels parmi eux et- intellectuels ou non - quelques bons tonneaux à bière... Mes deux "falots" commencent à se prendre dans une discussion politique de plus en plus vive et où ils cherchent à m'entraîner - ce que je décline aussi aimablement que possible, primo parce que je n'ai pas la moindre envie de discuter politique dans ce moment, dans ce milieu et dans ces conditions et aussi parce que je ne comprends qu'à moitié leur dialecte souabe malgré sa ressemblance avec le Suisse-allemand --

-3-

Un commis-voyageur dont la femme est suisse et qui est à la table voisine me donne des renseignements très intéressants et très encourageants sur le "Service du travail" dont il est un des fournisseurs - j'y reviendrai ailleurs --

En attendant, le nombre des anciens 2468^{er} augmentent de plus en plus, la salle d'en bas est bondée et ils refluent dans celle d'en haut. Bonne et saine camaraderie. Quelques dames dans la compagnie - Ils commencent à chanter leurs chants populaires - par ci par là un chant de soldat... Rien d'agressif ne m'a frappé - rien de désagréable (Le commis-voyageur revu le lendemain me dit qu'ils ont pourtant chanté "Siegreich wollen wir Frankreich schlagen" dans la salle d'en bas) - Je me suis présenté comme Suisse à plusieurs. Ma présence n'a l'air de les gêner en rien... Pas trace de la fureur nationaliste militaire ... que j'attendais naturellement dans une "Regimentsfeier" sous le signe nazi ... sous le svastika [†] sur tous les brassards ... sur ces bras qui se tendent pour le salut "Heil Hitler" ! En somme cette assemblée là a quelque chose de tellement humain, bon-enfant, bon camarade ... que l'idée d'interrompre de ma propre initiative la "stimmung" et de leur imposer les quelques remarques que j'aurais à faire sur l'atmosphère générale, la situation, ou mes buts particuliers... me paraît absolument exclue et intérieurement interdite -- J'y songe pourtant ... en me disant que très certainement le bon "Vorstand" - si sympathique, au milieu du brouhaha de cette fête de famille aura oublié sa promesse ou jugé qu'il n'y avait décidément "pas moyen" de la tenir --

Je me résignais déjà à voir passer sans autre cette étrange et unique occasion, lorsque, précisément, le voilà qui entre - et, comme un bon sous-officier - ou un bon monteur qui attendait tranquillement le moment exact - il me dit gentiment: "Voilà -- si vous voulez -- Je pense que vous préférerez parler en bas - il y a plus de monde -" Je réalise bien le sérieux et la difficulté -: dans un pareil moment, au milieu de la bière, des cigares et des pipes - et (quand-même - malgré tout) au milieu des partisans enthousiastes d'Adolphe -- Non pour reculer devant cette difficulté mais pour bien m'assurer et répondre entièrement à sa parfaite correction, je lui dis encore, en le sentant un peu nerveux lui-même - "mais je ne veux pas m'imposer .. si cet intermède vous paraît déplacé .." Légère dénégation de sa part, plutôt comme d'un homme qui a lui aussi sa consigne et l'accepte. Nous traversons d'un bout à l'autre la salle d'en bas - dans la fumée - et au moment de me donner la parole devant 60 à 70 personnes, le président me dit encore, très gentiment: "Vous savez, n'est-ce pas que vous parlez devant d'anciens soldats -" "Oui, et je le ferai avec autant de tact que je pourrai -" Il agite sa sonnette: "J'ai le plaisir d'annoncer la présence parmi nous d'un citoyen suisse qui désirerait dire ici quelques mots pour la paix; je suis heureux de vous présenter le Dr "Serasèle" et de lui donner la parole".

Non seulement l'assemblée ne proteste ni ne ricane ou ne s'étonne extérieurement --- elle applaudit de façon cordiale et assez nourrie -!

-4-

Ce que j'ai pu dire et vais reproduire plus bas était moins intéressant, je crois, que ce simple début. Si par hasard j'étais venu avec l'idée de faire une déclaration fulminante contre les atrocités et les contradictions du régime, rien mieux que cette parfaite et naturelle bonne grâce à m'entendre ne pouvait me "désarmer" plus net -

Ma manière cordiale les a parfaitement désarmés et la leur me désarmait de même (J'aurais peut-être du leur dire cela même et rien que ça... puisque c'est peut-être le plus important...) Heureusement que, dans ces conditions, je ne m'étais à aucun moment senti appelé à des protestations qu'il y aurait eu difficulté et lâcheté à laisser tomber tout à coup - Je m'étais soigneusement armé de la magnifique affiche électorale "Hitler et l'armée de la Paix" décrochée à la gare de Fuetzen, pour le moment pliée en quatre sous mon bras et je leur ai dit à peu près ceci:

"Mesdames et Messieurs, chers camarades,

Je remercie très cordialement votre Président et vous-mêmes de l'autorisation que vous voulez bien me donner comme Suisse et ami de la Paix de vous adresser ici quelques mots.

Rien de plus cordial et confortable que l'atmosphère de cette réunion dans laquelle je me suis senti d'emblée parfaitement à mon aise bien que sur certains points mes opinions et mes sentiments ne s'accordent pas avec les vôtres -

Une chose m'a frappé en parcourant les rues de Stuttgart et déjà le pays allemand entre cette ville et la frontière suisse - C'est l'importance qu'on a donné à l'appel à la Paix dans la dernière campagne électorale. J'ai bien lu: une paix avec droits égaux.. une paix avec honneur et chacun doit bien se rendre compte qu'il n'y a pas, à la longue, de paix possible sur d'autres bases---

Mais au risque de rompre l'heureuse "stimmung" de cette soirée, j'ai une autre remarque à faire. Dans une réunion de gens qui ont fait la guerre, quelque chose nécessairement doit vous peser lourdement sur le coeur: le souvenir d'événements horribles --

Vous avez vu ces choses terribles - nous Suisses nous n'y étions pas, nous n'avons vu ça que de loin - nous avons fait ce que nous avons pu pour diminuer cette misère. Je suis bien persuadé que pas un seul d'entre vous ne consentirait à tuer un homme ou à verser le sang s'il entrevoyait un moyen quelconque d'éviter cette action -

Si par hasard quelqu'un d'entre vous se sentait au contraire appelé à "exécuter", sans autre, un redoutable "internationaliste", je lui proposerais de commencer par moi -

Pardonnez ces détails personnels: Je suis Suisse, - ma grand-mère était Allemande - j'en suis fier, un de mes neveux s'appelle Clive, il est Anglais, un autre s'appelle François, il est Français, un troisième s'appelle Leone, il est Italien -- Voilà --"

A ce moment, un des gros bonnets des 2468er, face pouponne et gonflée, un air de fonctionnaire d'Allemagne-Nord - sensible à ce qui gâte la bonne atmosphère militaire - m'a interrompu, sans trop de violence ou d'amertume du reste, en disant quelque chose dans ce goût: "Pour éviter les conflits il suffirait de prendre au sérieux la bonne volonté de notre cher Adolf Hitler - "

-5-

Et cette remarque m'a donné l'occasion de déplier mon affiche en continuant:

"Et c'est précisément là où j'en voulais venir - Voici une affiche que je me suis permis de voler à la gare de Fuetzen - tant elle me paraît excellente ! Elle représente Adolphe Hitler la pelle à la main dominant un groupe du Service du travail - Avec ces mots: "L'armée du travail et de la paix répond au Chef par un OUI."

Je n'aurais qu'une chose à ajouter: les jeunes gens représentés dans ce groupe de travail sont pour le moment tous des Allemands. Pour la paix future je voudrais voir dans ce groupe.. mon neveu Anglais - mon neveu Français - mon neveu Italien -- Bannissons, si vous le voulez, le mot "international" qui vous agace par tout ce qu'il rappelle d'artificiel et de constructions sans racines et disons qu'il faudrait appeler les jeunes de tous les pays à travailler les uns avec les autres, les uns pour les autres dans une œuvre de paix constructive -

C'est à un effort de ce genre que je suis attaché -- Il s'agirait de le développer... et je vous annonce ici un espoir assez audacieux --: Je voudrais pouvoir parler au Chef lui-même des possibilités qui apparaissent ici--. Comme citoyen quelconque je ne puis guère songer à l'aborder. Il doit y avoir déjà un nombre terrible de fâcheux qui cherchent à l'aborder --

Mais peut-être aurai-je quelque chance si je pouvais apporter à Adolphe Hitler une recommandation du R.I.R. 246 ...!

En somme, camarades, c'est tout ce que j'ai à dire: aidez-nous dans cette œuvre de paix constructive.-

Et merci encore de m'avoir permis de parler ce soir au milieu de vous."

Je reconstitue mon allocution de mémoire. J'ai pu dire cela de manière suffisamment courante.. J'ai touché successivement tous les points, exactement, d'une manière un peu plus développée peut-être quoique un peu plus décousue aussi.

Le même personnage qui m'avait interrompu a repris d'une voix tranchante: "Ces jeunes gens n'ont qu'à venir; ils seront très bien reçus. Mais notre Chef est un homme qui sait parfaitement bien les choses qu'il a à faire et nous n'avons rien à lui écrire à ce sujet.."

Le bon "Vorstand" n'a pas été beaucoup meilleur cette fois; il m'a remercié d'avoir parlé; il a résumé brièvement toutes les qualités du régime hitlérien et les injustices dont l'Allemagne a été et reste encore victime et il a terminé en disant: "Nous donnerons à M. le Dr Ceresole, s'il le désire, une lettre-qu'il pourra remettre à ses propres concitoyens pour leur expliquer les intentions réelles de notre peuple qui, si elles étaient comprises et adoptées de même par les autres nations, suffiraient à assurer la paix dans le monde (ou quelque chose dans ce genre à peu près.

J'ai répliqué brièvement sans reprendre régulièrement la parole: "Donnez-moi cette lettre et l'autre aussi..."

-6-

L'essentiel, évidemment - pour moi d'abord, pour mon instruction et pour ce que j'aurai probablement encore à faire ici - c'est le simple fait que j'aie pu parler, sans aucune espèce d'incident pénible... dans un pareil milieu. Les réponses qui m'ont été faites et que je viens de rapporter n'étaient pas données sur un ton désagréable mais plutôt sur celui d'une conviction réelle.

Quand je suis retourné m'asseoir dans un coin de la salle - un des assistants près duquel je passais m'a lancé cette remarque assez tranchante (et allemande aussi): "Hein, c'est une fameuse réponse que notre Président vous a envoyée --". Peut-être -- Mais c'est toujours la même histoire: ils ne voient jamais que leur côté, ils n'écoutent personne - même pour ce qui pourrait rallier tout le monde et se contentent de répéter leurs griefs en oubliant entièrement leurs propres fautes.

A part ce "fion" reçu en passant j'ai pu après mon allocution causer le plus tranquillement et le plus agréablement du monde avec trois nazis, dont le dernier, en uniforme, était de beaucoup le plus intelligent, sympathique et compréhensif.

Le premier qui avait beaucoup voyagé m'a souligné très exactement tous les griefs que j'ai toujours fait moi-même à la politique peu généreuse et peu clairvoyante des alliés après Versailles, mais qui choquent toujours dans la bouche de l'Allemand qui semble oublier les principes également peu moraux et peu reluisants qui l'ont amené à dévaster le Nord de la France.

Il soulignait les fameuses remarques, justes essentiellement de Lloyd George, exploitées déjà sur les affiches et que nous, amis des alliés, sommes trop portés à négliger -

L'indignation de ces Allemands est parfaitement sincère - et il est parfaitement vrai - beaucoup plus vrai que je ne le pensais - que beaucoup d'entre eux, ici, n'ont pas le moindre désir de revoir une guerre ni de puissants armements -- C'est le fruit de quelques-uns, intellectuels (triste à dire) et militaires de profession --

J'ai remarqué dans la réunion où j'ai parlé quelques-uns de ces regards durs de gens intérieurement furieux quand on crée une atmosphère défavorable à leur idole ... l'idole militaire ("tout comme chez nous") pour un confrère (?). Ceux-là n'auraient pas voulu me dire un mot aimable --

En revanche, un brave homme avec une bonne tête de paysan m'a dit un mot qui m'a spécialement touché, parce que c'était presque identiquement les mots employés par un vieux conseiller d'Oaken-gates en Angleterre et que cette forme est naïve et directe: "Man sieht, dass Sie ein guter Mann sind --" il a vu que je n'étais pas un fumiste et que sur ce point au moins d'empêcher ces insanités criminelles du jeu militaire ... j'étais un très brave homme -: On peut l'être en vérité à bon compte dans ce royaume de toutes les folies et de toutes les monstruosités !

-7-

Mon premier naz~~e~~ était surtout furieux contre les Juifs - mais il reconnaissait très intelligemment que chaque pays avait plus ou moins fait ses propres juifs tels qu'ils étaient et que la responsabilité leur en incombait --- bien -- mais il ne s'arrêtait pas à cela et entendait partir des faits "tels qu'ils sont aujourd'hui-" Triste mentalité qui refuse de considérer avec pondération et objectivité des problèmes compliqués.

Le troisième et dernier de mes interlocuteurs de la soirée, un homme très sympathique venu d'Ochsenhausen me pose des questions sur mon "Marxisme" - toujours répétées bien que je lui dise que j'avais horreur du marxisme (pour autant que je le connaissais..!) mais ça n'avait jamais l'air de le satisfaire.. enfin il me dit directement: "mais au fond qu'est-ce qui vous a poussé à nous parler ce soir, comme vous l'avez fait", à quoi j'ai répondu: En somme et surtout le besoin de parler directement et librement avec des hommes qui sont censés être au pôle opposé de la région où je me trouve ... et pour établir, une fois de plus, qu'avec une vraie bonne volonté on ne peut presque pas ne pas s'entendre --

Soirée mémorable et qui m'aide intérieurement - en m'aidant aussi à être plus juste dans l'appréciation de l'état où cette atroce politique - (dont leurBismarck a donné l'exemple) réaliste, sans générosité, sans vue large, pratiquée par leurs adversaires victorieux - les a mis. On sent que la situation est empoisonnée jusqu'au tréfonds -

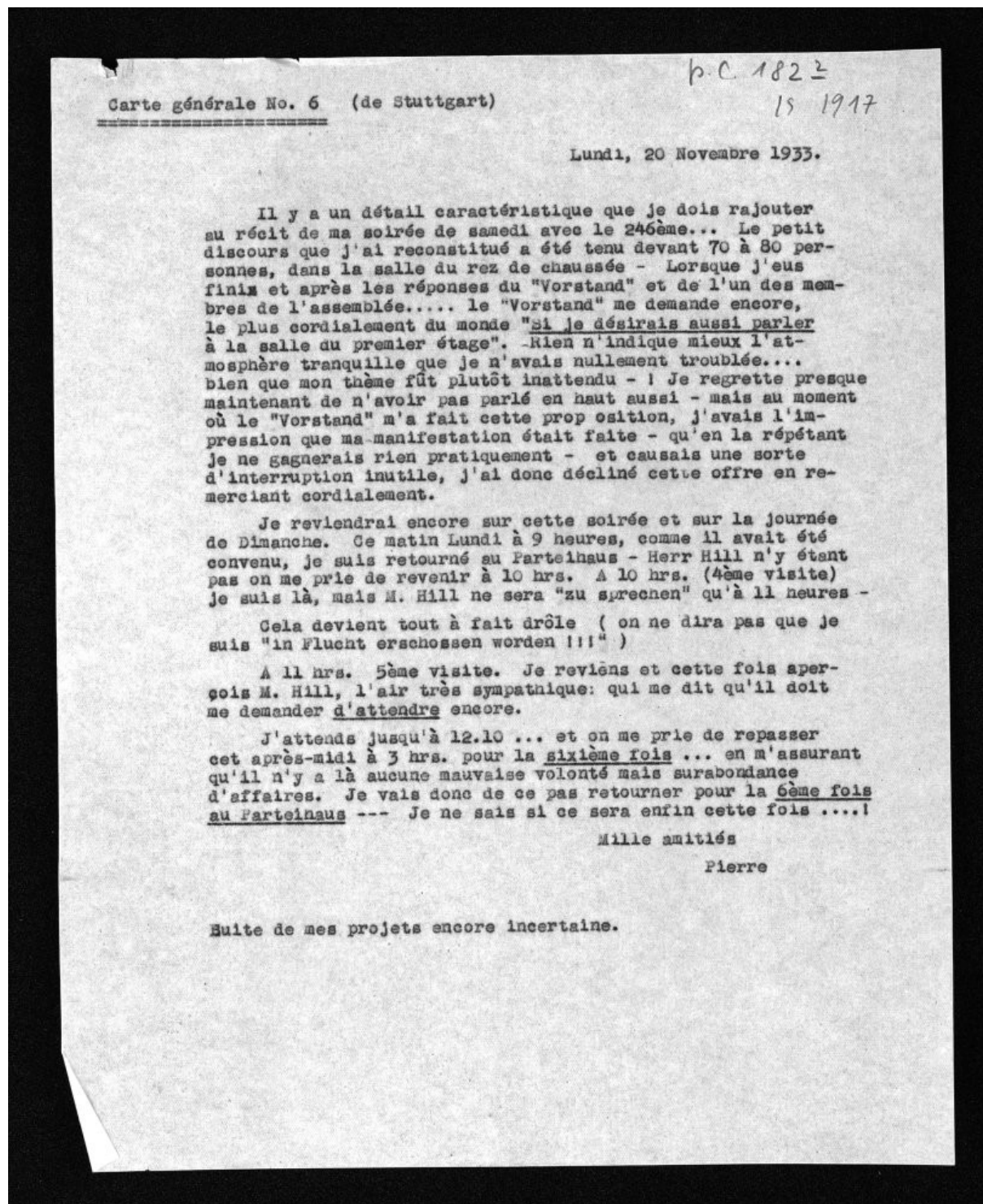
J'arrête ce "mémoire" ici pour le mettre à la poste, je le reprendrai pour parler des cérémonies d'aujourd'hui, demain etc. avec le 24ème encore.

Mille bonnes amitiés

Pierre

Document⁷

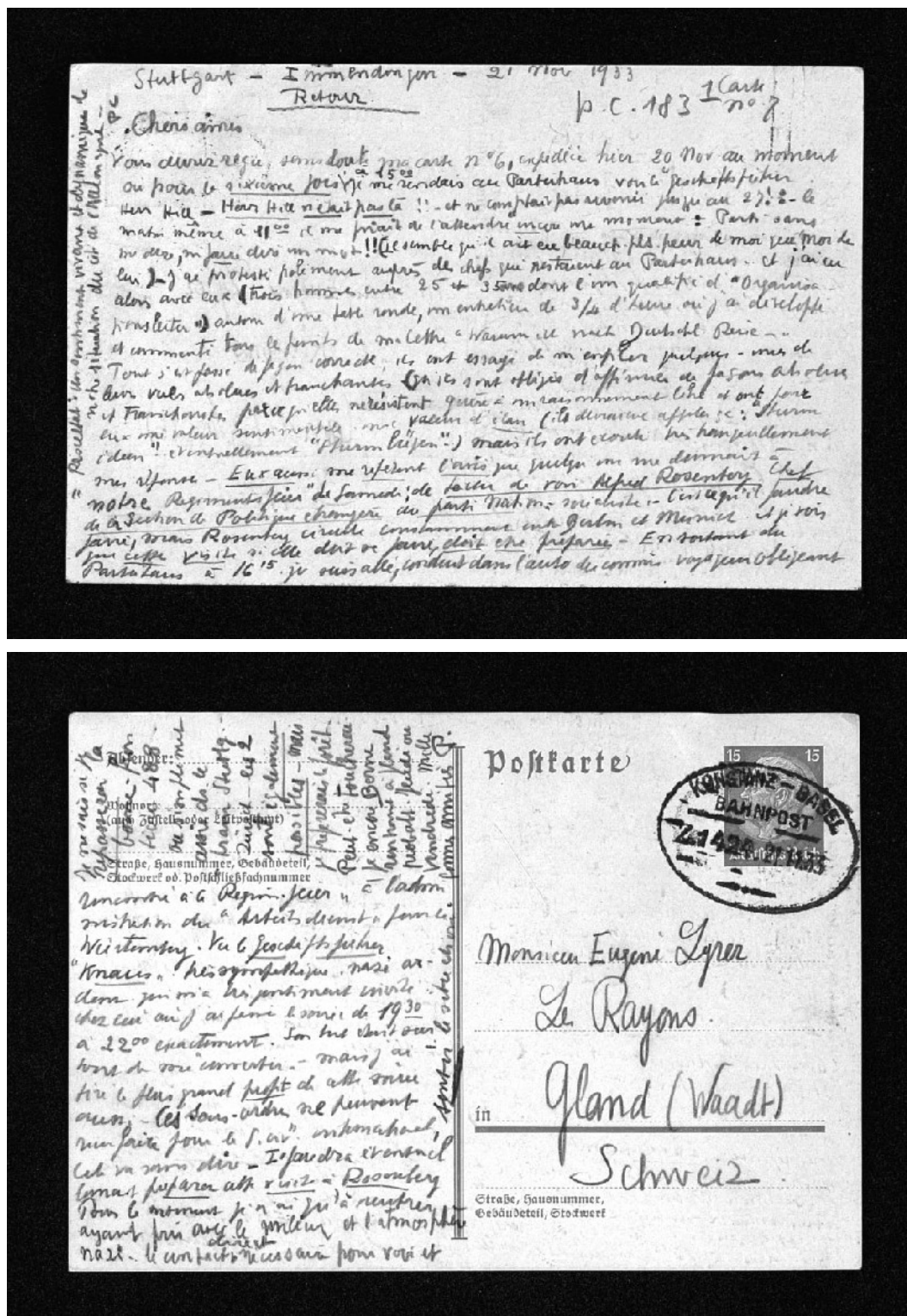
2.8 Lettre générale No.6, 20.Novembre 1933



7 Archives Pierre Ceresole: Bibliothèque cantonale et universitaire Lausanne, IS1917, PC182

Document⁸

2.9 Lettre générale No.7, 20.Novembre 1933

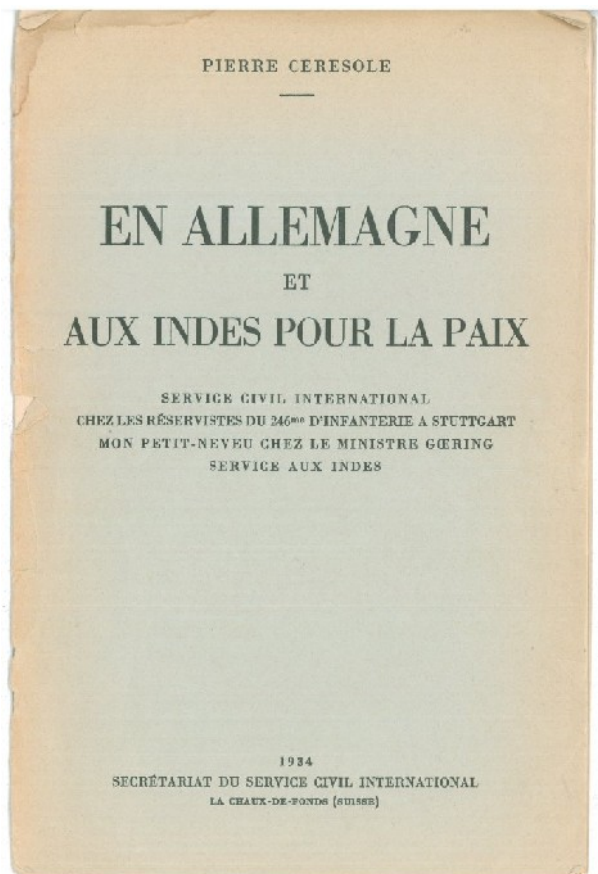


8 Archives Pierre Ceresole: Bibliothèque cantonale et universitaire Lausanne, IS1917, PC183

Document⁹

2.10 En Allemagne et aux Indes pour la Paix, 1934

Cover and illustration of the publication, which was made out from the general letters.



The text can be found on the website:

<http://www.service-civil-international.org/news/22/68/En-Allemagne-et-aux-Indes-pour-la-paix>



View to Grimmelshofen



View to Fützen

9 P.Ceresole : En Allemagne et aux Indes pour la Paix. Secrétariat du SCI, La Chaux-de-Fonds (1934)

Open Letter¹⁰

2.11 A tête à tête with Mussolini

Excerpt from Lettre Générale des Indes No.1, 27.Octobre 1934

Introduction and translation from French by David Palmer (December 2009)

On 20th October 1934 Pierre Ceresole was at home in Gland, Switzerland, preparing his luggage to go back to India by ship, to carry on working on the Bihar¹ relief project, when the Swiss authorities informed him that Mussolini had, after several requests, at long last granted him an interview. He was to be received by 'il Duce' in Rome on the afternoon of 23rd October at the Palazzo Venezia ... Realizing that he could carry on by rail from Rome to Naples in time to catch the ship for Bombay there; he left immediately for Lausanne where he caught the night train for Rome.

At 18h15 on the appointed evening – the 'PAX' badge of the SCI clearly visible in his lapel – Ceresole climbed the ceremonial stairway of the old palace, and was shown into a comfortable waiting room. There, he went over in his mind what he had come there for:

'we need to draw Mussolini's attention to the very fact that we exist, what our motives are, and to put into doubt somewhat his favourite argument that war is necessary to nurturing virility.'

At about seven o'clock, only a quarter of an hour late, a valet showed him into a large stateroom, at the far end of which, a man was writing at a desk. Around this immense hall was an odd assortment of heavy, old-fashioned, furniture. Self-consciously he crossed the whole length of the slippery glazed tiled floor to where Mussolini was sitting. Ceresole was surprised to see him looking so youthful, with an expression that is unlike 'the conscious dictator' one sees in so many photographs ...

The following is an extract from Ceresole's written account of this meeting.

I think I was the one who started the conversation, immediately I sat down – in the arm-chair Mussolini indicated to me – in the precise words the situation called for:

"I would very much like to thank Your Excellency for allowing me a few minutes of your precious time"

I continued:

"I probably wouldn't have dared ask you for an audience had I not been encouraged to do so in special circumstances, that is, this spring I met a young man in Benares, India..."

Mussolini (interrupting me): "In India?"-

"Yes, in India, his name was Sundaram. Your Excellency must have treated him in a particularly friendly manner. I must say that I was astounded, when, in a copy of your autobiography in English, he showed me your signed dedication which says: 'In every hour of my life is the spiritual moment which leads me on ...' Sundaram strongly encouraged me to come and talk with you about the work our group, Service Civil International, has been carrying out for the last fourteen years ..."

A very easy beginning; but, without appearing at all surprised, Mussolini did not react in the slightest to the mention of Sundaram and his dedication. Neither then nor later did he once enquire about the young man whom he had received as a guest. A rather singular attitude, to say the least, as if kindnesses shown towards an Indian in one situ-

¹⁰ SCI International Archives, Bibliothèque de la Ville, La Chaux-de-Fonds (Switzerland) 10101.A1

ation should not be permitted transfer to another. I continued, explaining briefly what our service was, - our projects in Verdun and Liechtenstein – and went on to say:

“When I was in India, people talked a lot about a speech your Excellency had made, where you spoke about Peace: Peace is beyond doubt a good thing, but, nevertheless it is something which we cannot wish, for substantial reasons, to prolong for ever...”

Mussolini (showing a keen interest) came in with:

“Yes, I’m for Peace – I’ll do everything so that it lasts for another twenty years, and then for another thirty years after that. I’ll do everything I can to keep it that way for as long as possible – but, it can’t last indefinitely, and really it would not be at all desirable for it to do so.”

I didn’t insist on the implicit contradiction contained in his remark about Peace which people want to last indefinitely, step by step, yet which is not desirable. I was not here to pick out the contradictions in his logic and plead with him vainly.

“Not desirable, and moreover, not possible”, he said. “Clearly the world has never been as divided as it is just now.”

“That’s true Your Excellency, and from our point of view as pacifists, we consider peace to have been brought about by a war which should have been the last one, which should have made war impossible, and which was moreover justified by people for that very reason.”

Mussolini (with obvious delight) went on with:

“Quite so, it was indeed absurd – furthermore you are right in saying so –and we are dealing with that also, that is, men should be educated by other means than war. There is sport, flying long distances, life in the colonies, ‘rock school’, and other things of that kind – but apart from all

that we have to be able to defend ourselves.” (For a moment I wondered what he could mean by ‘rock school’...? No, just in time I realized that it’s a quaint expression for mountaineering)

“We wonder, Your Excellency, whether a better defence would not be afforded by directly fighting hate and mistrust which separate peoples from one another. It’s one of the primary objectives of our civilian service: to bring together young people from different nations –and that ...” I went on to tell him of how in Oakengates (U.K) two Germans of the German minority in Czechoslovakia, happened to have become the best of friends with a real Czech they had met among the group of volunteers, and the remark one of them had made:

Strange that we had to come all the way to Oakengates to become friends with a Czech’

“In this way, we think that other means are possible.”

Mussolini (following his own idea):-

“No!, Pacifists can talk as much as they like of the horrors of war – young men won’t allow themselves to be deterred, or even impressed, in the slightest, by all that. They too want to experience it, and they tell us: ‘You have seen it and put up with it – so, why shouldn’t we be confronted with it and have to bear it too?’ One hears that sort of thing everywhere – even from my own sons!”

I reply:

”Wouldn’t the solution be to find a form of constructive service which affords the same dangers, and requires the same sacrifices, as war? We really feel that in order to be accepted our Civilian Service has to be able to demand more of those who commit themselves to it today, than we actually do at the moment.

Some of us can’t avoid thinking that we

must maintain the hope that there is a connection between our service and war. Allow me to present my own personal case: my family is of Italian origin – Ceresole is 'Ceres-de-Réale' I'm proud to say, but unfortunately I don't speak Italian. My mother's family is of French extraction, one of my grand mothers was of German origin. Amongst my nephews: one is English, one is French and the rest are Swiss. Therefore, as far as I'm concerned, the situation cannot be plainer. We have to insist on modifying international relations so that they are based on confidence ..."

Mussolini: "Impossible!"

I think this is where Mussolini's 'impossible' reaction actually occurred, if not it was at a similar juncture in this conversation - to which, by the way, I have added nothing, but which I do not perhaps recount exactly in the correct sequence. After a moment's pause, I simply replied as if with an underlined question mark:

"Impossible? ...We are persuaded of the contrary, Your Excellency. To illustrate our idea we have made a firm proposition: instead of spending 100 million a year on the army we should spend that amount on inviting the poor and sick children from the big cities in neighbouring countries to come to our Alps. In that way we would have friends everywhere."

Mussolini: "That won't suffice"

"If, Your Excellency, between 1871 and 1914, we had applied a policy of this kind – along with any other plans - perhaps more well thought out- maybe we wouldn't have prevented the war, but wouldn't we have established a more profound security at home than could be provided by armaments, where we are technically inferior anyway?"

Mussolini (moving towards my line of thought):

"Indeed, keeping in mind that nowadays

mountains no longer offer, and will offer less and less, efficient protection."

"Precisely, we consider that Switzerland, international by its make-up, has to behave differently rather than to preparing itself militarily, which as far as we are concerned is a danger to the Confederation."

Mussolini: "You see things as if you were the Republic of San Marino to which we made a present of some cannons, and which strongly resisted accepting them."

"Personally, I am so convinced that I can no longer have anything to do with preparing for any kind of war whatsoever. Were I Italian, I probably wouldn't be able to make such a confession so easily, but for people like me, as for many in other countries, my real duty is to refuse armed service at all costs. We demand another kind of service – a service against hate and suspicion. Besides, we don't believe that our neighbours harbour evil intentions towards us. It's rather odd to speak about it here, but in order to justify having an army some people feel, for example, that they have to mention a menace from the Italian side. Personally I don't believe that such a danger actually exists."

Mussolini: "Indeed it's absurd ...and we are offended that a Swiss colonel should write a book in which the French and the Italians are described as a threat to Swiss territory".

"We consider soldiers of that kind to be a real danger, rather than a defence for our country... Likewise in French-speaking Switzerland, at least, we are very much convinced that we are not threatened by anything on the French side."

Mussolini: "I also think that is true."

"In German-speaking Switzerland we are less convinced of this – just as people consider that in French-speaking Switzerland we over exaggerate the dangers that might threaten us from the North. To our

mind, if necessary, we may even have to break through the eternal circle of mistrust by some heroic gesture or other.”

Mussolini: “Yes, but who will begin? No one actually wants to begin.”

“It is an honour we would willingly claim for our nation whose destiny seems more specially associated with the rapprochement of the different European peoples.”

Mussolini: “But will you be able to convince many of your people that it would be a good idea?”

“No, Your Excellency, we are little more than a small minority”

I don’t think I should waste my time going any further here and all in all it’s a presumption in favour of the thesis that one day this will be a self-evident truth accepted by everyone.

Mussolini: “So you do agree that there must be something utopian in it”

“What is utopian today may be accepted as obvious by everyone tomorrow. We admit that, apart from the private activity of our group which organizes projects every year, we can only express rather vague political hopes. Rather than only existing on paper, a real League of Nations, should, it seems, include our propositions in its programme. I am pleased to note that on the initiative of Senator Ciraolo, a particularly important start has been made, thanks to the Italian delegation to the League of Nations. Our wishes would be fulfilled if a special group could be added to the International Mutual Aid Union, creating the core of an International Peace Corps (here I briefly developed this idea). With goodwill it could be achieved: there are already interesting beginnings in the different legislations such as Scandinavia, the Netherlands and Finland - countries where they are establishing Civilian Service for people who refuse to do military service for

reasons of conscience. It would become much more interesting in this field at an international level.”

When I spoke of Civilian Service, unlike the average military tribunal magistrate, Mussolini did not adopt a mocking or cynical attitude, but enquired quite seriously:

“Nevertheless, how can one distinguish between those who ask to do this kind of service for genuinely honourable reasons, and others who don’t?”

I explained to him that 1) Civilian Service is longer than Military Service and that 2) there are commissions in charge of examining the ‘moral grounds’ to which those who request doing civilian service have to apply; both these means are quite sufficient in peacetime as, for example, the experience in Sweden and Norway prove, but neither can hardly suffice in wartime.

“For us Civilian Service is useful in peacetime ...When war breaks out, we can say its preventive action against mistrust and hate has failed; other weapons can then intervene, through and for, those who believe in them. We request that the new ‘weapon’ that would be constituted by an international Civilian Service, be properly studied, alongside present-day weapons. For those who believe in the human family as a more important reality than the nation itself, for those who believe in the Christian family, this is a fundamental demand”.

Mussolini: “During the war we have seen the churches themselves generally abandon the terrain of peace, and violently take sides ...”

Mussolini certainly seemed to be saying that, likewise for himself, this presents a very unenlightening spectacle...

He appeared slightly ironical, as would anyone saying these words,

“It’s a fact, Excellency. The explanation for which, in our opinion, comes from the

fact that churches have been generally much more concerned with dogma and questions of external organization than the things which are of essential concern to them”

“Nevertheless we believe that it is in the religious domain - which is superior to politics, or from whence new politics could appear – that we should search for the solution – by defining the religious element in such a way ...

“We are particularly happy therefore that our Service can now make a modest gesture in the direction of India – especially to Gandhi – whom, unless I’m mistaken, you have entertained here. He is perhaps going to leave the Congress Party in order to remain loyal to non-violence, to uphold his opposition to terrorism, and acts of war as a means of liberating his people. We would like to support and encourage him. Gandhi’s attitude seems to have a practical political value, so much so that among the British there are opponents amongst whom several are perfectly capable of understanding him and, sooner or later, of making essential concessions. It would be an outcome of enormous proportions.”

I insisted: “We are struck by the generosity and the liberalism of certain British civil servants.”

Mussolini simply said:” Yes, amongst

them there are some very good people.”

It was just at that very moment, as I was sketching out how we were going to set up our service in India, that Mussolini quietly stood up. I also got up. This time he accompanied me all the way to the door, which is customary, deftly broaching a new subject of conversation in a lighter tone:

“These Indian workmen are intelligent people aren’t they?”

“I don’t have a lot of experience of them. One has the impression that they are more refined and more sensitive in character than we are, reminding one more of your people from the Mezzogiorno than our people from the North. Those who have dealings with them often sing their praises. I was told by a Dutch engineer in the sugar industry that during the earthquake his workmen actually refused to abandon him and flee. Of crucial importance, they stayed behind with him in order to stop the machinery. In conclusion the engineer remarked “If you treat them properly like men, you will discover that they are gentlemen.”

Here upon we had arrived at the door. In short the Dutchman’s conclusion could sum up rather well what Mussolini and I may have discovered in this conversation, he about the nature of a pacifist, and myself about that of a dictator.

Citation

2.12 Voyage December 1942

« Une fois au moins être courageux! Seigneur... donne le courage d'aller... Oser agir sans peur, suivant sa conviction. Même dans le ridicule. »

Pierre Ceresole : Vivre sa vérité, Carnets de Route, 1ère édition. Neuchâtel (1950)

p.258

« That a German, a convinced national-socialist, would do everything possible, to bring the present conflict to - what for him - would be an advantageous end, may seem quite "normal"; but, that in the present day a Swiss man, who by his education and free will is a republican and a democrat, and who supports the ideal of racial equality, should support this totalitarian war through his country's economy, its industry and finance, is as altogether surprising as it is unbearable. »

Pierre Ceresole, Les raisons de ma visite en Allemagne, Waldshut, December 1942

Correspondence¹¹

2.13 Pour la réunion des AMIS (Quakers) suisses, à Berne. 20. November 1942.

Chers Amis,

« ...Une fois déjà j'ai senti, de façon que je puis plus ou moins expliquer, la nécessité d'aller en Allemagne à des périodes critiques. La première fois, c'était le 4 août 1918 ; la deuxième, le 16 novembre 1933. Il faut que j'y retourne, je pense le 1er décembre de cette année.

Ce que je dois faire maintenant comme les deux premières fois, c'est de prendre si possible un contact humain aussi simple et direct que possible avec nos voisins.

Ordre humain avant ordre d'État :

Voici le point très important : pour une fois — ou plutôt pour la troisième fois, — j'ai à établir ce contact humain sans autorisation aucune de l'État suisse ou de l'État allemand. Cela a été et cela sera mon seul crime. A certains égards et en temps nor-

maux, l'autorisation de police pour passer la frontière peut éventuellement se comprendre et se justifier. Pas un instant l'idée ne me vient de faire une manifestation anarchiste, puérile et sans objet. Mais il s'agit maintenant de tout autre chose. A propos de la chose la plus simple : rencontrer un brave homme, — sans mauvaise intention aucune, — il s'agit d'affirmer les droits et les devoirs de l'être humain supérieurs à ceux de l'Etat. Les droits et les devoirs que Dieu nous a donnés et qui passent bien avant ceux qu'une police plus ou moins bien inspirée s'arroge aujourd'hui ; ce point est absolument fondamental. Rétablir les contacts voulus par Dieu à l'endroit où les forces hostiles (momentanément en tout cas) à Dieu les ont rompus...»

11 Hélène Monastier: Pierre Ceresole d'après sa correspondance, Neuchâtel, 1960, p.192

Correspondence¹²

2.14 Lettres to Lise Ceresole, November 1942

Le 28 novembre, Pierre Ceresole partit pour Berne où avait lieu une importante séance du comité du Service civil. Il avait la ferme intention de continuer sur Schaffhouse... et l'Allemagne, mais se heurta aux objections de ses amis. Le colonel Ernest Ceresole, entre autres, fit tout son possible pour dissuader son frère de passer la frontière.

Lettre à Lise C. Berne, dimanche 29 novembre.

« ...Nous venons de terminer une bonne séance du comité qui a duré — avec quelques interruptions — environ 24 heures. Toutes affaires liquidées, j'ai dit à ces amis mon intention de passer la frontière l'après-midi du 1er décembre. Je voulais leur faire sentir que certains éléments de notre situation me paraissaient beaucoup plus graves qu'à eux, m'obligeant comme homme et comme Suisse à une attitude autre que la leur. Je ne leur demandais pas une approbation, mais j'étais très disposé à entendre leur avis pour le peser tranquillement. Peu d'objections ont été soulevées que je ne me sois pas déjà faites sérieusement. Elles étaient nombreuses, mais rien qui puisse changer ma décision. Ernest qui assistait à notre séance a insisté très fortement sur ce qu'il y avait de déraisonnable et même d'absurde dans ce projet. Curieux comme on peut sentir les choses différemment !

Les appréhensions de ces amis peuvent se réaliser et leurs objections se trouver en partie justifiées. Mais je n'ai pas les mêmes craintes ; je ne vois pas (ce voyage) sous l'apparence d'une tragédie possible. J'espère qu'on ne va pas, avec de très bonnes intentions, te tourmenter et te faire peur. Tu es ma jolie petite fleur, toute vivante et toute

naturelle qui prends les choses à ta manière libre et non conventionnelle. Aucun «devoir» de te faire du souci !...

Je sens plus que jamais tout ce que je te dois et que, comme tu le sens si bien, ce n'est pas en reculant pour t'épargner que je te montrerai ma reconnaissance. Mille choses qui font une grande et unique pensée agissent sur moi et je tâche d'obéir au plus près. Si la poussée se renversait, bien entendu, je ne regimberais pas non plus. Au revoir, ...tout paisiblement. »

Pierre.

Lettre à Lise C. Zurich, lundi 30 novembre.

« J'ai encore eu une bonne discussion, très intense et excellente avec Ernest. C'est toujours très bon, avec lui, d'avoir à vérifier la solidité, la clarté, la simplicité d'une position... Son point principal, c'est que, avec des risques pas nuls — sur lesquels il n'insista pas trop — le résultat était pour lui absolument ZÉRO. Sans pouvoir mettre à la place de ce zéro un chiffre mathématique précis, je sais déjà par mon sentiment intérieur que ce n'est certainement pas zéro ; ce peut être très peu, très modeste, comme le résultat obtenu par un simple soldat s'il fait ce qui lui paraît être son devoir, aussi bien qu'il peut, sur le champ de bataille où il croit devoir servir. Combien notre champ de bataille supporte mieux que le sien l'enthousiasme profond !

Mais, pour que le résultat soit bon, il faut que son service soit honnêtement fait en toute vérité, sans lâcheté, mais sans provocation, et cela n'est pas facile.

Je sais que tu penses à moi avec intensité et c'est un appui constant. C'est ce que,

12 Hélène Monastier: Pierre Ceresole d'après sa correspondance, Neuchâtel, 1960, p.193

dans le langage religieux classique, on appelle la prière. Tu désires avec ardeur que je fasse proprement ce que j'aurai à faire, si peu que ce soit. Ton attitude confiante, pas pleurarde, pas mesquine, et qui ne demande pas la démonstration en chiffres de la valeur de ce que je crois devoir faire, est une attitude religieuse et courageuse dont je te sais un gré infini. Je partirai demain matin. Ce sera vers deux ou trois heures que je passerai la frontière. Que Dieu soit avec nous ! »

Pierre.

Lettre à Lise C. Zurich-Schaffhouse, 1er décembre.

« Je continue cette lettre à l'hôtel Hirschen avant de faire ma promenade à travers la forêt. Il y a du brouillard, mais j'ai une boussole ; cela suffit tout à fait. Tout est bien.

Mon projet d'avertir le poste de Fützen avant mon arrivée m'a paru inutilement compliqué; si je passe tout à l'heure, ils le verront bien. Tout me paraît très simple... Il y aura un bon moment, celui où nous nous reverrons; d'ici là, faisons tout aussi fermement et tranquillement que possible. »

Pierre.

Article

2.15 Begründung meines Besuches in Deutschland, December 1942¹³

Dieses Dokument war für die deutschen und schweizerischen Behörden bestimmt; wurde dem Vorstand des Bezirksgefängnisses Waldshut (Deutschland) ausgehändigt, ohne dass eine Abschrift für die Schweiz gemacht werden konnte; sollte deswegen im Gefängnis, in Aarau (Schweiz) wieder aus dem Gedächtnis zusammengesetzt werden, was möglichst genau geschah, und wurde in folgender Form dem Militär-Untersuchungsrichter in Zürich am 4. Januar 1943 abgegeben.

1. Ich bin nach Deutschland über die Grenze gekommen, ohne mich an eine regelmässige Grenzstelle zu melden. Das ist, so viel ich weiss, gegen die Polizeivorschriften, die sowohl in der Schweiz als in Deutschland gelten. Über diese Vorschriften musste ich mich in diesem Falle hinwegsetzen, da mir die Erlaubnis zu diesem Schritt, der mich als Mensch geboten war, für die Zwecke, die ich verfolgte, nicht erteilt worden wäre. Vorliegendes Dokument habe ich also

geschrieben in der Hoffnung, es gleichzeitig den deutschen und den schweizerischen Behörden vorlegen zu dürfen, damit sie von mir nicht nur eine buchstäblich richtige Darstellung der Tatsachen erhalten, sondern auch über meine hintersten Gedanken und Absichten orientiert werden.

Ich möchte gerne diese Angaben im richtigen Zusammenhang bringen. Das kann aber hier in der kurzen Zeit schwerlich geschehen und ich werde die einzelnen Punkte nacheinander, so gut es geht, durchführen.

2. Mein Besuch nach Deutschland hätte gar keinen Sinn, wenn ich nicht in aller Wahrheit und innerer Freiheit von dem Zeugnis ablegen könnte, was mir auf dem Herzen drückt. Mit Mut aber ohne Frechheit -auch nicht mit der Absicht demjenigen, mit dem ich gerade spreche, etwas angenehmes zu sagen - sollte es geschehen. Mein innigster Wunsch ist dabei das richtige Mass zu treffen; ärgern möchte ich niemanden - feig auftreten noch weniger. (1)

¹³ Archives Pierre Ceresole: Bibliothèque cantonale et universitaire Lausanne, IS1917, PC185bis

3. Als Schweizer - sogar Schweizer französischer Sprache fühle ich mich hier nicht als Ausländer. Deutschland ist das Land meiner Grossmutter väterlicher Seite; sie war eine geborene Köster-de Neuville von Frankfurt a.M. Ich fühle mich eigentlich hier erst recht als Mensch; ich möchte fast sagen - als Christ. Aber mit dem Christentum ist es heute eine eigentümliche Sache. Die Christen sehen nämlich meistens, wie überall, die Schuld bei dem Anderen. Offizielles Christentum ist ausgeschaltet. Ich gehöre in Wirklichkeit zu derselben Gruppe von Menschen wie die 63'000 Engländer - getaufte und nicht getaufte -, die nach Angabe von Arbeitsminister Bevin vor dem britischen Parlamente, sich absolut weigern, den Deutschen oder irgend einem anderen Menschen den Schädel einzuschlagen. Wenn man sich die Sache genau überlegt, ist es - auch vom englischen Standpunkt - keineswegs so dumm, wie mancher zunächst glauben könnte. In der Schweiz oder in Deutschland, wo keine - oder jedenfalls viel weniger - Dienstverweigerer aus Gewissensgründen existieren(2), sagt man häufig :

"Das beweist eben, dass wir keine Schuld tragen an diese Katastrophe". Meiner Ansicht nach, ist aber gerade das Gegenteil die Wahrheit.

4. An allen Stellen, wo ich von Beamten verhört wurde, wurde ich feierlich gewarnt, nur die Wahrheit und die ganze Wahrheit zu sagen. Da die Wahrheit - oder vorsichtiger gesagt was ich für Wahrheit halte -mein einziger Trumpf auf dieser Reise ist, passt mir diese Empfehlung ganz besonders.

Um zur Wahrheit zu gelangen, ist aber eine besondere Anstrengung nötig. Man muss sich gegen allerlei Gefahren in Acht nehmen : Vorurteile, falsche Ansichten bekämpfen, die man, ohne zu wissen, unter seinen Lieblingsideen eingepackt hat. Dieser sehr schwierige und mühsame Kampf heisst mit einem Worte : der Kampf um Objektivität. Zur Entdeckung der Wahrheit ist dieser har-

te Kampf unerlässlich. Es gibt gar keine Hoffnung, zur Wahrheit zu gelangen, wenn man nicht objektiv sein will. Ohne Objektivität gibt es einmal keine Wissenschaft und keine Technik. Objektivität allein liefert den gemeinsamen Grund zur Aussprache und Verständigung mit anders denkenden Menschen. Das wusste Herr Goebbels gewiss auch, als er in seiner oft zitierten Rede erklärte : "Wir wollen nicht objektiv sein". Er meinte aber - so erklärte mir einer der Herren von der Gestapo -, dass, wenn man zu Lebensfragen komme, zu Fragen, die sich auf die vitalen Interessen des Volkes beziehen, man nicht mehr mit kalter Logik, mit den nüchternen Betrachtungen der allgemein üblichen oder empfohlenen Sittlichkeit auskomme, dass dann andere Gesetze gelten. Bald darauf macht man aber die Entdeckung, dass jedermann und vor allem jede Nation irgend eine oder mehrere Fragen hat, die sie für "lebenswichtig" halten. Wenn dann jedermann jedes mal Logik und Sittlichkeit ausschaltet, so geraten wir ins Tollhaus und hier sitzen wir eben.

5. Die Forderung der Objektivität ist im Besonderen fundamental, wenn man zum Verständnis der Beziehungen zwischen Neutralität und Sittlichkeit, oder der Beziehungen zwischen der demokratischen Schweiz und dem totalitären Krieg gelangen will.

Dass ein überzeugter Nationalsozialist, ein Deutscher, alles einsetzt, um den jetzigen Krieg zu einem für ihn günstigen Ende zu bringen, mag als normal (3) betrachtet werden. Aber, dass der Schweizer, der durch Erziehung und freie Wahl Republikaner, Demokrat und für Rassengleichheit ist, heute durch seine Industrie, Finanz und Wirtschaft, sich für die Unterstützung des totalitären Krieges hergeben soll ist ganz und gar verblüffend und unerträglich.

6. Dieses Benehmen rechtfertigen unsere Behörden durch den einzigen Grund, dass es Lebensfrage für unser Land sei; also ganz genau dieselbe Begründung, die wir

oben fanden, um die Regel der Objektivität aufzugeben. Wir haben uns in diesen Dingen prinzipiell keine Vorwürfe einander zu machen.

Es ist mir moralisch leichter, diesen fundamentalen Einwand gegen die Haltung unserer Behörden zu bringen, wenn ich es gleichzeitig gegen die deutschen Behörden tue und von einem Deutschen Gefängnisse aus schreibe.

7. Überaus gefährlich ist heute die Art, wie der Staat überall vergöttert wird. Seine Forderungen werden über jede andere Betrachtung gestellt. Selbstverständlich darf die Notwendigkeit des Staates keinen Augenblick bestritten werden aber innerhalb der richtigen Schranken,- wenn nicht die grössten Katastrophen ausbrechen sollen. Es scheint mir, dass hier eine ganz besondere Verantwortung bei den Deutschen liegt, da sie den Staatskultus besonders weit und systematisch getrieben haben. Wenn ein Staat beginnt, seine eigenen Interessen über alles zu stellen, so ist es schwer für die anderen, nicht das Gleiche zu tun, und die Katastrophe ist da.

Darüber und über weitere Punkte hätte ich noch sehr viel zu schreiben. Der Raum, der mir auf diesem Papiere(5) zur Verfügung steht, genügt aber nicht. Ich hoffe, dass mir eine weitere Gelegenheit dazu gegeben werden wird.

Pierre Ceresole

Gefängnis Waldshut., Dez. 1942.

Nachtrag

Der Originaltext dieses Dokumentes wurde dem Vorstande des Gefängnisses, in Waldshut, abgegeben. Es wurde mir von ihm versprochen dass, wenn ich noch die Weihnachtsfeiertage in Waldshut verbringe, ich noch eine saubere Abschrift für die deutschen Behörden machen könnte und das Original nach der Schweiz mitnehmen dürfte; am 23. Dezember wurde ich aber nach

der Schweiz in Koblenz zurückgeführt.

Aus dem Gedächtnis wieder zusammengesetzt, den 3. Januar 1943 in Aarau.

Pierre Ceresole.

Fussnoten

- (1) Diese 5 Wörter sind in Aarau hinzugefügt worden - also nicht vorhanden im Originaltext.
- (2) Auch im Verhältnis zur Bevölkerungszahl - (diese Note war nicht im Originaltext).
- (3) Folgende Bemerkung wurde hier am Rande des Blattes im Originaltext hinzugefügt :
- (4) „Normal. Von seinem Standpunkt aus, aber vom allgemeinen sittlichen Standpunkt, „Schlimm genug“. Ich bin hier in Deutschland privat - Als einfacher Bürger - ohne offiziellen Auftrag gekommen und muss in dieser Sache die Ehre der Schweiz in ganz anderen Weise verstehen und vertreten, als es unsere Behörden, die nur das wirtschaftliche Interesse und die unmittelbare Sicherheit der Schweiz ins Auge fassen, es glauben, tun zu müssen. Sie geben einfach Sittlichkeit und Ehre in diesen politischen Sachen – wie üblich – tatsächlich auf. Unserer Bundesräte sind meistens – persönlich – ehrliche Leute. Sie sind aber gebunden an ein moralisch durchaus verwerfliches System (4). Es ist mir eine Erleichterung (Im Originaltext : es freut mich), die hier in Deutschland sagen zu dürfen und müssen.
- (5) Deutschland liefert Material für alle Fronten der Welt; als ich den Gefängnis-Aufseher um einen zweiten Bogen Papier bat, um diese Erklärung zunächst einmal abzuschreiben, antwortete er - nicht böswillig aber im Ton eines sparsamen Beamten : "Soviel Papier haben wir nicht." (Diese Note stand nicht im Original).

Article¹⁴**2.16 Les Raisons de ma visite en Allemagne, 1943***Documents d'histoires contemporaine*

En décembre 1942, comme il l'avait fait en 1933, Pierre Ceresole a franchi la frontière au nord de Schaffhouse, pour aller exposer ses idées pacifistes aux autorités allemandes. Il fut retenu pendant trois semaines à la prison de Waldshut, puis livré le 23 décembre, aux autorités suisses, qui le retinrent 18 jours en préventive à la prison d'Aarau.

Les Raisons de ma visite en Allemagne

Ce document, destiné aux autorités allemandes et suisses, fut remis, en allemand, au directeur de la prison de Waldshut, et au juge d'instruction militaire suisse, à Zurich, le 4 janvier 1943.

1. J'ai passé la frontière entre la Suisse et l'Allemagne sans m'annoncer à aucun poste-frontière. Sauf erreur, c'est une infraction aux prescriptions de police allemandes aussi bien que suisses. J'étais obligé de la commettre, car l'autorisation officielle de faire ce voyage, commandé par des raisons humaines et morales, ne m'aurait pas été accordée.

2. Ma visite en Allemagne n'aurait aucun sens si je n'apportais ici en toute vérité et liberté intérieure mon témoignage sur ce qui me pèse en ce moment si lourdement sur le cœur. Il s'agit de le faire avec courage; sans impertinence, mais sans céder au désir d'être agréable à celui auquel on parle. Mon principal désir est de trouver la juste mesure; je voudrais ne blesser personne et plus encore ne pas être lâche.

3. Comme Suisse - et même Suisse-français - je ne me sens pas étranger ici. L'Allemagne est le pays de ma grand-mère -

du côté paternel ; elle était née Köster-de Neuville et originaire de Francfort-a.-M. Ici en Allemagne, je prends plus nettement conscience de ma qualité d'homme - j'allais presque écrire: de Chrétien, mais une répugnance m'arrête : les Chrétiens voient aujourd'hui la Faute, comme tout le monde chez les autres; le Christianisme officiel n'est plus pris au sérieux. Je me rattache, en fait, au même groupe que les 63,000 Anglais - baptisés ou non - qui, d'après les indications de Mr Bevin, ministre du travail, au Parlement britannique, se refusent absolument à tuer un Allemand ou un autre homme quelconque. Quand on regarde la chose attentivement, on voit que, même du point de vue anglais, cette attitude n'est pas du tout aussi déraisonnable que la plupart des gens le croient au premier abord. En Suisse et en Allemagne, où il n'y a pas de réfractaires pour raisons de conscience - ou beaucoup moins, même en proportion de la population, on entend souvent dire : « Ce fait prouve que nous ne sommes pas coupables de la catastrophe actuelle. » A mon avis, c'est exactement le contraire qui est (a vérité).

4. Pour arriver à la vérité, un effort est nécessaire. Il s'agit de prendre garde à toutes espèces de dangers, de combattre les préjugés et les idées fausses que, sans le savoir, on a embarqués au milieu du bagage de ses opinions favorites. Ce combat, très difficile et pénible, peut s'appeler d'un mot: le combat pour l'objectivité. Il est indispensable, si l'on veut découvrir la vérité. Il n'y a aucun espoir d'y parvenir si l'on ne veut pas être objectif. Sans objectivité, d'abord, il ne

14 Archives Pierre Ceresole: Bibliothèque cantonale et universitaire Lausanne, IS1917, PC185

saurait être question de science et de technique. L'objectivité seule fournit le terrain commun permettant de rencontrer des hommes partant d'une pensée différente. M. Goebbels savait cela, sans doute, lorsque, dans un discours souvent cité, il a déclaré : « Nous ne voulons pas être objectifs », mais il voulait dire, comme me l'a expliqué un des fonctionnaires de la Gestapo, que lorsqu'on en vient aux questions vitales, aux questions dont dépendent la vie et la mort du peuple, on ne peut se contenter de la froide logique et s'en remettre aux considérations sereines de la morale généralement pratiquée - ou recommandée; que, dans ce cas, ce sont d'autres lois qui interviennent. Mais bientôt on fait la découverte que chacun, et surtout chaque nation, a une ou plusieurs questions à réserver comme question vitale et, si chacun, chaque fois qu'il s'agit de cette question, met logique et morale hors circuit, on se trouve installé dans une maison de fous. C'est là précisément que nous en sommes.

5. Le postulat de l'objectivité est, en particulier, fondamental pour comprendre les rapports véritables entre neutralité et moralité, entre la Suisse démocratique et la guerre totalitaire.

Qu'un national-socialiste convaincu, un Allemand donne tout pour que la guerre actuelle aboutisse à une conclusion qui lui soit favorable, on peut trouver cela normal mais¹ que les Suisses - qui sont, par éducation et libre choix, républicains, démocrates et pour l'égalité des races, aient à appuyer la guerre totalitaire par leur industrie, leur finance et leur économie, c'est stupéfiant et insupportable.

6. Pour justifier leur attitude, nos autorités n'ont qu'une raison : « Il s'agit d'une question de vie ou de mort pour notre pays » ; c'est exactement la même raison qu'on donne quand on veut se dispenser d'être objectif. Nous n'avons donc, en principe, aucun reproche à nous adresser les uns aux

autres.

7. Ce qui paraît particulièrement dangereux, c'est la manière dont l'État se trouve partout divinisé. Ses exigences priment toute autre considération. La nécessité d'une organisation d'État ne peut être contestée, mais elle doit être maintenue dans de justes limites sous peine des pires catastrophes. Il me semble que les Allemands ont ici une responsabilité particulière par le développement systématique qu'ils ont donné à un véritable culte de l'État. Quand un État commence à placer ses intérêts au-dessus de tout, il est difficile aux autres de ne pas faire de même et le désastre est là.

J'ai le sentiment d'avoir encore un grand nombre de choses importantes à dire, mais la place dont je dispose sur ce papier ne suffit pas. J'espère que l'occasion me sera donnée de le faire encore ailleurs.

Pierre CERESOLE

Prison de Waldshut, Décembre 1942.

Lettre au grand juge

Lausanne, le 15 mai 1943.

Monsieur le Grand Juge du Tribunal territorial I, Lausanne.

Re: Affaire Pierre Ceresole, Lausanne. Passage illégal de la frontière.

Monsieur,

Le Dr Arnold Bolle, avocat à La Chaux-de-Fonds, qui veut bien se charger de ma défense, m'a transmis hier matin l'avis que la contravention dressée contre moi pour passage illégal de la frontière, serait examinée prochainement. Je reçois cet avis au moment précis où j'allais vous écrire moi-même.

M. Bolle m'indique votre désir que cette affaire soit traitée aussi simplement que possible, en évitant « l'exposé de trop grandes théories ».

Je me rends parfaitement compte de la si-

tuation et après avoir décidé de demander à M. Bolle de se charger de cette affaire, et sachant qu'il le fera selon sa conscience et non par devoir professionnel seulement, je dois lui laisser toute liberté et toute responsabilité de dire ce qui lui paraîtra nécessaire.

En un sens, mon désir et mon opinion sont opposés aux vôtres. Je voudrais que la vraie question qui est au centre de cette affaire soit enfin traitée. Il s'agit du principe de notre vraie défense qu'on ne peut examiner sans parler de notre position morale et de l'esprit de notre neutralité.

Le but essentiel de ma visite en Allemagne a été totalement ignoré dans l'acte d'accusation rédigé déjà par le tribunal territorial III, à Horgen, que j'ai renvoyé à l'auditeur en chef de l'armée, en demandant, une deuxième fois, le transfert devant votre tribunal. Ce but était de protester contre la position intolérable que nos autorités nous ont fait prendre dans la guerre industrielle, menée, pour de l'argent et pour une sécurité prétendue plus grande, aux côtés de l'Allemagne, en opposition complète avec la volonté et l'instinct politique - sinon militaire - de notre peuple.

La contribution militaire finale des Suisses à la « défense de la démocratie » - à sa défense armée - culmine symboliquement dans notre effort réel ou apparent pour détruire les avions anglais passant sur notre territoire. La croyance à la moralité de la violence et de l'action militaire implique qu'on veuille - et qu'on puisse - distinguer entre le brigand et l'homme de police. L'attitude suisse réduit à l'absurde le système militaire, égoïste et immoral dont chacun sent, chaque jour plus nettement, le scandale, l'impossibilité et la honte.

Dans les quelques affaires qui m'ont amené devant les tribunaux, les juges ont toujours soigneusement évité d'examiner sérieusement les motifs, ne voulant voir que la contravention de police à laquelle je me trouvais acculé. Ils ont toujours ignoré

l'énorme contravention morale des Suisses, leur position militaire parfaitement égoïste combinée avec leur refus obstiné de faire une concession possible et admise depuis longtemps dans d'autres pays, aux hommes, aux chrétiens entre autres, qui croient à autre chose qu'à l'armée.

J'espérais - j'espère encore - que les juges militaires devant lesquels je comparais pour la première fois, ne reculeront pas devant la vraie question. Si leur conscience est nette, comme je dois le supposer, ils n'ont aucune raison de reculer.

Lors de ma détention à la prison de Waldshut, les autorités allemandes semblaient redouter que j'expose librement - même pour elles seules - ce que j'avais à dire. Le papier nécessaire pour ma déposition m'a été poliment, mais obstinément refusé. Ainsi, je n'ai pas pu ajouter une chose importante :

Je voulais mentionner explicitement l'exemple d'Ossietsky, le citoyen allemand auquel fut décerné le dernier prix Nobel pour la paix et dont la mort par ce fait se trouva accélérée. Ossietsky reçut le prix pour avoir courageusement signalé, dans une revue pacifiste allemande, le fait que ses concitoyens n'observaient pas les clauses du traité de Versailles et réarmaient après avoir promis le contraire. Ossietsky était considéré comme traître à son pays parce qu'il plaçait les obligations morales de l'homme au-dessus des règles immorales que l'opinion courante impose au citoyen. Je demande que le tribunal me reconnaisse coupable du même crime. Je place nos obligations humaines infiniment au-dessus de notre intérêt helvétique étroitement compris et c'est, à mon avis, la seule manière chrétienne et réellement intelligente de les envisager.

Après cette remarque concernant Ossietsky, je tenais à dire une chose encore, très importante, nullement nouvelle. - Simplement : rendre hommage aux soldats de tous les pays - aux Suisses et aux Allemands en

particulier. Le vrai soldat meurt pour la chose qu'il croit juste, et c'est pourquoi on le respecte, si profondément imbécile, erronée et funeste que soit sa conviction. (Elle l'est nécessairement d'un côté ou de l'autre). Il a l'idée monstrueuse que c'est en se préparant à tuer et à se faire tuer qu'on défend le mieux son pays. Et le croyant - il se fait bel et bien tuer quand sa bêtise et ses préjugés, à la longue, ont porté leurs fruits naturels. Le chrétien - ou celui qu'on appelle ainsi depuis trop longtemps - bavarde et, pour les grandes choses essentielles, ne fait rien. Aussi, en fait, on le méprise infiniment. Ainsi, le censeur de l'arrondissement territorial I, le chef du bureau de Presse et Radio, sans document formel sur lequel il puisse s'appuyer, mais avec le sentiment de faire la chose la plus naturelle du monde, fait savoir à la presse, dans un aide-mémoire du 15 juin. 1940, que « les articles et commentaires insistant sur les horreurs de la guerre pour en montrer le caractère inhumain, antichrétien et antisocial sont interdits. » Le président du « Schweizerischer evangelischer Kirchenbund » dans sa pitié gouvernementale, trouve un prétexte pour refuser de faire la protestation publique qu'on lui demande. Il encaisse, sans autre. Le censeur n'est aucunement inquiété et tout le monde - semble-t-il - trouve naturel que le christianisme soit traité comme zéro absolu. Nous disons: « Organisez le meurtre défensif, si vous le voulez; préparez-vous au meurtre; faites des défilés pour glorifier le meurtre, mais nous refusons de vous imiter et de vous suivre.

Maintenant, par un glissement logique, vous tuez judiciairement des espions et, en même temps, vous utilisez, pour votre défense militaire, des renseignements fournis par des espions étrangers. Profitant de leur immoralité, vous vous faites leurs complices. Le Conseil fédéral l'état-major adoptant le principe de la défense par le meurtre, doivent aussi en adapter les méthodes. L'at-

mosphère hideuse du mensonge va s'épaississant toujours et même une victoire matérielle, gagnée par de tels moyens, ne peut conduire qu'à de nouvelles catastrophes.

Nous disons non. Vous pouvez traiter fout cela..., cette visite en Allemagne, en particulier, comme une simple affaire de police. A mon avis, ce serait encore un mensonge. Mais si M. Bolle est d'un avis différent, je n'insisterai pas ici.

Chacun sait qu'il y a chez les Suisses, comme chez tous les hommes, des traits d'excellence et de courage réels. Ce sont eux, et l'esprit qu'ils manifestent, qui nous sauveront, c'est pour leur développement que nous voudrions travailler et servir.

Pour caractériser l'état moral de la Suisse, je signale un fait encore. Pendant 23 ans - de 1920 à 1943 - nous avons collaboré, mon frère, le colonel Ernest Ceresole et moi, à dériver vers une œuvre constructive de paix, l'enthousiasme et l'esprit de sacrifice absorbés aujourd'hui, chez nous, par l'institution militaire. Or, dans les articles consacrés par quelques journaux à la mémoire de mon frère mort récemment pas un mot n'a été dit, à ma connaissance, de ce travail du service civil international. Et cependant, grâce à mon frère, ce travail avait obtenu le concours du Département militaire fédéral (Someo, Liechtenstein, Lagarde, etc.). On ne peut considérer, chez nous, comme sain et honnête celui qui met son espoir - un espoir - en actes et non en paroles, en autre chose qu'en l'armée.

Il faut réfléchir attentivement à tout cela et en tirer objectivement les conséquences.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

PIERRE CERESOLE Secrétaire du Service d'Entraide pour le rapprochement des Peuples.

Le 6 juillet 1943, à Lausanne, le Tribunal territorial I, condamnait Pierre Ceresole à 30 jours de prison.

Article¹⁵

2.17 La condamnation de P. Céréssole, 7 & 9.Juillet 1943

CORRESPONDANCE

A propos de la condamnation de P. Céréssole

Nous avons reçu la lettre suivante que nous publions par souci d'impartialité :

Monsieur le Rédacteur,

La *Gazette* a fait connaître à ses lecteurs que P. Céréssole a été condamné par le Tribunal territorial I pour avoir franchi la frontière et passé en Allemagne d'une manière illicite. Il se proposait, dit votre compte rendu, « de répandre à l'étranger ses idées pacifiques ». Permettez à un auditeur qui a assisté à la séance du Tribunal de compléter cette formule dont le vague risque de donner une idée inexacte des intentions de P. Céréssole. Celui-ci a voulu exposer à des autorités allemandes la conviction qu'il a de la part de responsabilité qui incombe à tous les peuples (le nôtre y compris) dans l'horrible catastrophe de la guerre, car une vue aussi objective que possible des choses est la condition morale première de toute paix véritable. P. Céréssole se proposait, en outre, de parler de la position gravement anormale de notre pays qui collabore en fait à un effort de guerre dont il ne peut approuver les buts et l'inspiration. La parfaite vérité vis-à-vis d'autrui est une autre condition pour que puisse s'établir entre les peuples une paix qui soit autre chose qu'un armistice sans sincérité.

Que l'on approuve ou non l'acte qui a valu à Pierre Céréssole sa nouvelle condamnation, la simple justice demande que les motifs de cet acte soient indiqués en des termes assez précis pour qu'on puisse se faire une idée exacte de ses intentions.

Veuillez agréer, etc.

Henri-L. Miéville.

CHRONIQUE DES TRIBUNAUX

Une nouvelle condamnation de Pierre Ceresole

M. Pierre Ceresole, ingénieur, Vaudois, âgé de 64 ans, habitant Grandvaux, qui a déjà eu maintes fois maille à partir avec la justice de son pays, surtout dans le canton de Neuchâtel, a comparu, mardi, devant le Tribunal territorial I pour désobéissance aux ordres donnés. Au mois de février dernier, il avait passé clandestinement la frontière pour aller répandre à l'étranger ses idées pacifiques. Il a été condamné à un mois d'emprisonnement moins 18 jours de préventive.

7.Juliet

(Réd.) — Pour éviter tout malentendu, il convient de rappeler que M. P. Céréssole n'a pas été condamné pour avoir répandu les idées, par ailleurs discutables, exposées ci-dessus par notre honorable correspondant. Cette question n'a été évoquée aux débats qu'à titre accessoire.

Comme l'indiquait notre information, la seule faute que le tribunal a retenue à la charge de M. P. Céréssole est une désobéissance à un ordre général, soit le passage clandestin de la frontière suisse. Cet acte constitue, en effet, à lui seul une infraction à l'arrêté fédéral sur le franchissement clandestin de la frontière, arrêté auquel tous les habitants de la Suisse doivent se conformer,

Open Letter¹⁶

2.18 Offener Brief an den Herrn Vorstand des Bezirksgefängnisses Waldshut (Deutschland), 1. March 1944

Bezirksgefängnis Bois-Mermet Lausanne (Schweiz), den 1. März 1944.

An den Vorstand des Bezirksgefängnisses Waldshut Baden . Deutschland.

Schrift C1

Sehr geehrter Herr Direktor.

Vielleicht haben Sie den unterzeichneten Pierre Ceresole aus Lausanne, Waadtland, Schweiz, nicht ganz vergessen. Vor mehr als einem Jahre, den 1. Dezember 1942 habe ich die Grenze beim Grenzstein No. 488 über Grimmelshofen überschritten in der Absicht, mich beim ersten deutschen Militärposten, den ich treffen würde, zu melden. Dort wurde ich auch durch den ersten Soldaten geführt, dem ich am Waldsaum begegnete.

Ich hatte Verschiedenes auf dem Herzen, worüber ich in Deutschland frei und freundlich mit den Menschen - wohl nur Beamten oder Soldaten - sprechen wollte, die ich zufällig treffen würde. Sie sind der erste gewesen, mit dem ich es mit einiger Ausführlichkeit tun konnte. Am gleichen Abend vom 1. Dezember 1942 wurde ich ins Gefängnis, dem Sie vorstehen, durch die Gestapo geführt.

Nächsten Morgen, 2. Dezember, konnte ich Sie zum ersten Male sprechen, und diese Gespräche haben sich bis zum 23. Dezember wiederholt. Dann wurde ich nach 3 Wochen Untersuchungshaft ohne weiteres freigesetzt, das heisst, an die Schweizergrenze in Koblenz zurückgeführt.

Ich hätte Ihnen schon längst geschrieben, um noch einiges klar zu stellen, aber unsere Schweizer Behörden brauchten ein ganzes

Jahr, um den Fall nach dem üblichen Verfahren zu erledigen, und vorher wollte ich nicht schreiben. Im jetzigen Augenblicke sitze ich in Haft nach Verurteilung durch das territoriale Militärgericht in Lausanne, am 3. Juli 1943. Ich soll hier für 3 Wochen (genau 18 Tage) Gefängnisstrafen untergehen "wegen ungesetzlichen Grenzüberganges" - gerade die gleiche Zeit wie diejenige der Untersuchungshaft in Waldshut. In Wirklichkeit ist es auf Schweizerseite strenger als in Deutschland gewesen, da man noch zu den 3 Wochen, die ich jetzt absitze, 12 Tage Untersuchungshaft zurechnen soll, die ich im Dezember in Aarau verbringen musste.

Für militär-polizeiliche Augen scheint mein illegaler Austritt aus der demokratischen Schweiz die gleiche Bedeutung wie mein illegaler Eintritt in das totalitäre Reich zu haben. Menschliche Rücksichten kommen hier nicht in Betracht. Aber weder in einem Land noch im andern ist die Strafe schwer gewesen. In Deutschland war es eigentlich keine Strafe, nur eine Untersuchung, die 3 Wochen dauerte. Es gab kein Gerichtsurteil, und es wurde mir nicht gesagt, was ich eigentlich verbrochen hatte.

Was ich im schweizerischen Gefängnisse - gleich wie im deutschen zu schreiben habe beziehungsweise hatte, ist und war für die Behörden beiderseits bestimmt. Was ich Ihnen schrieb, sollte auch von den Schweizern gelesen werden, und so konnte ich Ihnen erst schreiben als ich ins hiesige Gefängnis kam.

Im Gefängnis Waldshut überreichte ich Ihnen nacheinander zwei Schriften, bezüglich :

A : der Judenverfolgung

16 Archives Pierre Ceresole: Bibliothèque cantonale et universitaire Lausanne, IS1917, PC191-5

B: der Zusammenarbeit der demokratischen Schweiz, für Kriegsrüstungen (zwecks industriellen Gewinnes und aus andern Gründen) mit Deutschland im totalitären Kriege.

Ueber beides hatte ich etwas zu sagen. Die Schrift B traf unsere Regierung mehr als die deutsche, und ich bat Sie um die Erlaubnis, eine Abschrift für unsere Behörden zu machen. Das bewilligten Sie mir so wie das nötige Briefpapier für den Fall, wo ich die 3 Weihnachtsfeiertage in Waldshut verbrächte - Ich wurde aber gerade am 23. Dezember entlassen, ging also ohne die gewünschte Kopie nach Hause und musste Schrift B aus dem Gedächtnis nach meiner Rückkehr in die Schweiz, so gut es ging, wieder zusammen setzen. So entstand Schrift B 1, die B möglichst genau reproduziert, mit einiger Beimischung von A (ich konnte mich nicht genau erinnern, was ich in A und was ich in B geschrieben hatte). Ein Exemplar von B sende ich Ihnen beiliegend zum eventuellen Vergleich mit B, das bei Ihnen - wahrscheinlich im Papierkorb - geblieben ist.

Wäre ich noch über Weihnachten in Waldshut geblieben, so hätte ich wahrscheinlich das zur Verfügung gestellte Papier (das immer knapp bemessen war) nicht für die Abschrift für die Schweizerbehörden benützt, sondern (weil mehr dringlich) für die Ergänzung meiner zweiten Schrift (B).

In dieser Schrift bezeichnete ich auch die Art, wie man Überall (und auch in der Schweiz und in Deutschland) die Interessen des Staates über alles setze als die grösste Gefahr und das unerträglichste Ärgernis unserer Zeit.

Dazu hatte ich noch ohne Beleidigung der Deutschen oder der Schweizer ein charakteristisches Beispiel an zuführen. Es lag mir sehr daran, den Unterschied zwischen der üblichen Einstellung und derjenigen, die ich für richtig halte, in aller Klarheit darzulegen. Ich will es jetzt tun am Fall von Ossietzky.

Karl von Ossietzky, ein Deutscher, erhielt in den Jahren zwischen beiden Weltkriegen

(etwa 1934) den Nobelpreis für den Frieden. Sein Hauptverdienst - vom Standpunkt der Internationalen Gerechtigkeit - bestand darin, dass er ganz offen auf die Heimrüstungen hinwies, die Deutschland trotz eingegangener Verpflichtungen vorbereitete und dass er dies als internationales Verbrechen bezeichnete. Die Frage, ob die Anklage begründet war oder nicht, kommt für das, was ich jetzt sagen will, erst in zweiter Linie in Betracht. Wesentlich ist, dass man in Deutschland (und ich glaube auch in der Schweiz) den Bruch eines anderen Nationen gegebenen Versprechens keineswegs als Verbrechen sondern im Gegenteil als höchste Pflicht betrachtet, sobald dieser Bruch im Interesse des eigenen Staates geschieht (oder zu geschehen scheint). Und von Ossietzky wurde demgemäss wie ein Verbrecher behandelt.

Diese Reaktion ist nicht den Deutschen eigen. Wir Schweizer handeln ähnlich. Wir töten amerikanische Flieger, die Schweizerboden überfliegen und melden es stolz in fett gedruckten Zeitungsdepeschen (Siehe z.B.: Schweizer Zeitungen vom 1. Oktober 1943, wo zum ersten Male ein amerikanischer Flieger "voll und sicher getroffen wurde") trotzdem die meisten bei uns überzeugt sind, dass die Amerikaner in Wirklichkeit für die Freiheit von ganz Europa - und schliesslich auch der Schweiz selbst, kämpfen. Wir tun so, weil unser egoistisches, unmittelbares Interesse es zu verlangen scheint. Was dagegen das allgemeine Interesse von Europa - oder gar unser eigenes - morgen mit gerechnet - fordert, kümmert uns nicht. Durch genügende Haarspalterei versucht man eventuell zu beweisen, dass das Niderschiessen von Amerikanern unter den wachsamen Augen der Deutschen (das zunächst bezweckt, dass Letztere die Schweiz in Ruhe lassen) indirekt den Amerikanern zu Gute kommt (also: den Amerikanern zu liebe schießt man sie selbst ab!). Das nennt man schön "Dem Neutralitätsversprechen treu bleiben. Es ist teilweise richtig. Tatsächlich wird durch die krasse überall herrschen-

de absolute nationale Selbstsucht alles auf den Kopf gestellt. Es fällt keinem Staate (ob klein oder gross) wahrhaftig ein, irgend eine Sache (wie gross und heilig sie auch sein mag) den vitalen Interessen des Staates zu unterordnen (und allmählich wird jedes - auch das kleinste Interesse des eigenen Staates als vitales Interesse aufgeputzt). Damit sitzen wir alle in einem Meer von Blut und Lüge. Es ist die ganz natürliche Folge der Theorie: Staat = Gott, die auch für die meisten so genannten christlichen Kirchen praktisch volle Geltung hat.

Das erste Gebot der christlich-jüdischen Religion, die auch für Jahrhunderte die unsere (theoretisch wenigstens) in der Schweiz und in Deutschland war, heisst : "Du sollst keinen andern Gott vor meinem Antlitz haben". Niemand hat diesem Gesetz so scharf wie die deutschen National Sozialisten ins Gesicht geschlagen. Der Unterschied mit anderen Ländern und Parteien liegt aber hier gewöhnlich nur in der Sprache. Die deutschen Nationalsozialisten haben die praktische Staatsvergötterung keineswegs erfunden. Der französische König Ludwig der XIV. und Napoleon sind schon daran zu Grunde gegangen. Auch jetzt findet man die wirklichen Gegner der Staatsanbetung nicht unter den "Regierungen". Es muss zugegeben werden, dass die Angelsachsen den neuen Geist viel besser ahnen (als wir Schweizer z.B.). In England sind schon seit Anfang dieses Krieges mehr als 60'000 Männer (nach Aussage des Arbeitsminister Bevin selbst im britischen Parlament) als "Conscientious Objectors" (Dienstverweigerer aus Gewissensgründen) gesetzmässig registriert und unter gewissen strengen Bedingungen vom Kriegsdienst ausgeschaltet worden. Ob schon die Deutschen (und irgend jemand) von diesen Männern absolut nichts zu fürchten haben, bedeuten sie - wie paradox es auch scheint - für Englandskraft und Verteidigung mehr als alle die tausenden "fliegenden Festungen," "Spitfires", "Liberators", die Deutschland in Trümmer schlagen (das verstehen sogar, einigermassen, wie ich in Indi-

en feststellen konnte, britische Offiziere) . Auch erscheint Tolstoi bei den Russen als Vertreter des wahrhaftig "neuen Geistes" besser als der Staatsanbeter Stalin.

Als 3/4 Schweizer (zu 1/4 durch meine Grossmutter bin ich deutsch und bleibe es mit Freude) muss ich bemerken, dass wie unsympathisch mir Ludwig XIV und Napoleon auch sind, der 100 prozentige militärpatriotische Schweizer - ahnungslos und borniert mir heutzutage nicht besser scheint.

Beim freien Soldaten - wie "borniert er auch sein mag kann man häufig eines vom ganzen Herzen "bewundern: seinen opferfreudigen Mut. Die Deutschen können uns hier als Muster gelten. Die Zeit rückt heran, wo dieser Mut auf bessere Ziele verwendet wird. Wenn es mir gelingt, einen Augenblick die weltübliche Luft des patriotischen Götzentums (und auch der nationalen Selbstverherrlichung) zu vergessen und das gelingt mir sehr wohl, wenn ich an die deutschen Freunde denke, die ich im Laufe meines Lebens getroffen haben - so steht das schönste Bild vor mir. Von diesem Deutschland möchte ich mehr sagen.

Nachdem ich meine Ingenieurstudien an der eidgenössischen technischen Hochschule, Zürich, absolviert hatte, studierte ich während einiger Semester praktische und theoretische Physik in Deutschland mit den berühmtesten Mustern des Faches weiter. Drei Gelehrte will ich nennen :

1.) Professor W. Voigt, der die Vorlesungen über mathematische Physik an der Universität Göttingen 1905 - die Zeit meines Besuches - hielt. Er war dazu ein begeisterter Freund der klassischen Musik. Gab jedes Jahr unter eigener Leitung und unter eigenen Kosten ein Bachkonzert, zu welchem er die ganze Stadt einlud. Die Hauptsolisten liess liess er von Berlin kommen. So hatte ich die Gelegenheit, die Matthäus Passion zu hören.

Voigt war nicht nur Physiker ersten Ranges und Künstler, sondern auch ein wunderbarer

Charakter: Ende 1914 oder Anfang 1915 hielt er bei irgend einer offiziellen Angelegenheit, (wenn ich nicht irre war es der Kaisersgeburtstag), eine mutige Rede, die in der Presse von ganz Europa erwähnt wurde. Ich las sie im Auszug im "Journal de Genève", im Augenblicke, wo die Freunde Deutschlands vom Munde des Reichskanzlers Bethmann Hollweg in Trauer hören sollten, dass auch in Deutschland "Not kein Gebot kenne" - (dass also "politisches Interesse" vor "sittliche Pflicht" ging)- womit der Staatskultus offiziell eingeführt wurde. Als noch wenige Deutsche zu vermuten schienen, wie katastrophal die Folgen sein sollten. Voigt sagte mit der dem Deutschen gebührenden Zurückhaltung ungefähr folgendes: "Wenn - was Gott verhüte - der Krieg für uns ein schlimmes Ende haben sollte, hätten wir die ernstesten Gründe zu prüfen, in welchem Masse wir ihn auch selbst verschuldet haben.

Während ich dies schreibe, nach so vielen Jahren, in deren Laufe die Figur dieses hervorragenden Deutschen nur immer typischer für hohe wissenschaftliche Freiheit und Wahrheit vorkam, fühle ich mich zu einem persönlichen Geständnis gezwungen. Im Jahre 1905 hielt Voigt gleichzeitig drei Vorlesungen 1) Optik, 2) Elektrische Schwingungen, 3) Hydrodynamik.

Bei allen 3 war ich Zuhörer, aber nur 2 hatte ich "belegt". Bei der dritten - teilweise aus bequemer Nachlässigkeit oder aus dem Gefühl, "Hospitieren" sei doch "sehr verschiedenen" vom "Stehlen" - vor letzterem hätte ich schon energisch gescheut - vergass ich die Bezahlung der Finanz. Darüber schäme ich mich jetzt von Herzen. Dies war ein sehr klarer Fall der "doppelten" (oder vielfachen) Moral, die seither auf anderem Gebiete solche Triumphe gefeiert hat. Was wirklich "stehlen" ist, nennt man einfach hospitieren und hospitiert einfach das ganze Semester durch. In der Politik hat dieses Verfahren in etwas verschlimmerter Form zu den letzten Katastrophen geführt.

2) Der andere Professor (unter so vielen Namen, die ich gerne in Dankbarkeit anführen möchte - und darunter wieder viele jüdische Professoren) ist Röntgen der Entdecker der X-Strahlen. In seinem Laboratorium an der Universität München konnte ich nur kurze Zeit (1906 -1907) arbeiten - genügend aber, um diese hohe Persönlichkeit zu schätzen. Jede Reklame und theatralischer Aufzug war ihm verhasst. Von seiner Entdeckung - in theoretischer wie in praktischer Hinsicht vielleicht die grösste unserer Zeit - befriedigt, wies er als echter Forscher alle Angebote der Industriellen ab, weigerte sich, Schutzpatente zu nehmen und übergab seine Erfindung ganz frei der ganzen Welt (was man aus patriotischen Gründen auch beanstanden könnte). Ich hörte einmal, wie er das Gespräch auf die Arbeiten des Franzosen Pierre Curie (der Mann der Entdeckerin des Radiums) führte. "Was Curie veröffentlicht," sagte er zusammenfassend, "braucht keine Kontrolle. Es stimmt immer", und freute sich offensichtlich über den Ernst dieses französischen Kollegen. Gross und kräftig im Körperbau, war er eher kurz und streng in Worten. Von Manchen deswegen wenig beliebt. Er wusste auch streng zu sein, wo es nicht leicht war. Einmal hatte er einige ältere Schüler, Assistenten und Privat-Dozenten zu sich zum Nachtessen eingeladen. Ich war auch dabei als einziger Ausländer. Die Ehre galt der Schweiz, die er sehr liebte, eher als mir persönlich. Vielleicht vergass er einen Augenblick, dass der Kreis seiner Zuhörer nicht ausschliesslich deutsch war, als er ruhig bemerkte: "Es ist eigentümlich, wie der Deutsche im allgemeinen bei seinen Nachbarn wenig beliebt ist (Er hätte sich sofort, wie üblich und teilweise berechtigt, auf Neid, Eifersucht usw. berufen können,) statt dessen fuhr er weiter: "... Und wenn man sieht, wie sich einige Deutsche Ausland benehmen, kann man eigentlich darüber kaum wundern. Ganz kalt und objektiv gesagt! -"

3) Der dritte deutsche Physiker, den ich noch hier anführen möchte, war in 1905

noch nicht Professor. Als ich ihn kennen lernte, war er erst frisch gebackener Doktor, den ich im mathematischen Verein der Universität Göttingen und in der mathematischen Gesellschaft traf. Sein Name ist Max von Laue. Er war der beste Schüler von Professor Voigt. Seine theoretische Arbeit in den Jahren 1911 - 1912 über Interferenzerscheinungen von Röntgenstrahlen an Kristallgittern und die genaue Angabe der Bedingungen, unter welchen das Experiment gelingen sollte - mit beinahe sofortiger Bestätigung durch andere Forscher - erregte in der ganzen Welt das grösste Aufsehen, indem sie endgültig die Wellennatur der X-Strahlen bewies und gleichzeitig das Mittel gab, die innere Struktur der Kristalle direkt photographisch zu untersuchen. Dadurch wurde er so berühmt wie Voigt oder gar Röntgen selbst und erhielt den Nobelpreis für Physik. Er wurde zum Professor an der Universität Berlin ernannt und ist es noch, so viel ich weiss. Seit unserer Studienzeit habe ich ihn leider nie mehr getroffen.

Ich verdanke ihm einen unvergesslichen Besuch der Rembrandt Gemälde in der Gemäldesammlung in Kassel und im Parke des Schlosses Wilhelmshöhe, dazu eine ebenso unvergessliche - wenn auch scheinbar unbedeutende Bemerkung über eine merkwürdige Tatsache, die zur Zeit die ganze Welt der Physiker stutzig machte.

Ein Franzose namens Blondlot, Professor der Physik an der Universität Nancy, der früher wertvolle Arbeiten publiziert hatte, liess in den "Berichten der Pariser Akademie der Wissenschaften" eine Reihe von Mitteilungen über eine angeblich neue Art von Strahlen, die er N-Strahlen nannte. Die Wiederholung seiner Experimente gelang aber in sehr merkwürdiger Weise, an keiner Stelle ausserhalb der französischen Laboratorien. Die meisten Physiker machten sich darüber lustig und

meinten, das Resultat sei vielleicht dem nationalen Ehrgeiz zu zuschreiben, zumal diese Strahlen sich auch überall der Nachweis

mittels Photographie entzogen - zuletzt wurde auch diese Auslegung durch Kontrollversuche (von einem Engländer gemeinsam mit Blondlot durchgeführt-) richtig gefunden, letzterer musste zugeben, dass er, gleich wie seine französischen Kollegen, das ehrliche Opfer einer nahe liegenden optischen Täuschung gewesen war. Vor lauter Begeisterung an den neuen französischen Strahlen hatten es alle an scharfer, objektiver Kritik fehlen lassen. Die Einstellung von Laue's schien mir damals ein Muster wissenschaftlicher Sachlichkeit. Die Existenz der so genannten N-Strahlen sollte ihm in Anbetracht der Tatsachen ebenso zweifelhaft erscheinen wie den anderen. Er fällte kein definitives Urteil. "Es mag vielleicht doch etwas dahinter stecken", sagte er. "Die physikalischen Eigenschaften des französischen Auges mögen von demjenigen des Deutschen abweichen !" Weiter konnte der beste Wille wohl nicht gehen. Wie anders wäre der Anblick der politischen Welt, wenn jeder sich bei der Auslegung von Meinungsunterschieden so heroisch wie von Laue einer toleranten Objektivität bemühte !

Entschuldigen Sie, Herr Vorstand, dass ich so lang und breit bei den Erinnerungen meiner wunderbaren Zeit in Deutschland verweile. Ich habe ruhig und mit der grössten Aufmerksamkeit in Waldshut auf alles zugehört, was Sie mir über die Judenfrage z.B. sagten u.a., auf Ihre Meinung (es war bei unserem allerersten Gespräch), dass es kein einziger", anständiger Jude gäbe, sie seien alle hoffnungslos "zersetzend". Sie haben wohl gemerkt, dass ich nicht überzeugt war. Was konnte ich aber auf eine solche Erklärung antworten? Ich konnte nur vor dem Abgrund trauern, der so grosse Gefahren birgt, wie man sie in den letzten 5 Jahren so deutlich sah.

Auch bei uns ist Objektivität verpönt. Der Lohn dafür ist häufig Gefängnis. Unsere Antwort darf nicht unsinniger zerstörender Anarchismus sein, aber im Gegenteil die alte Erkenntnis (wenn auch immer wieder

geleugnet), dass Gott und nicht der Staat über alles waltet, dass der sittliche Gehorsam und nicht der Gehorsam dem Staate das höchste Gesetz sei. Im alten Bibelworte: "Man soll Gott mehr denn den Menschen gehorchen !

So viel Leute sterben heute begeistert für das Vaterland. Sollen wir's nicht lieber - wenn es darauf ankommt - für die Wahrheit, oder was das Gleiche ist, für Gott tun?

So denken jedenfalls die 60'000 Engländer, von denen ich oben erzählte, und wenn man auch zugeben muss, dass "materiell" zunächst wenig erreicht wird, wenn nur der "einzelne" seine Pflicht tut, so darf deswegen nach üblicher Auffassung der einzelne Soldat nicht den Kampf aufgeben, ebenso wenig oder viel weniger noch darf es der Christ vor seinem Kampfe tun.

Das alles hätte ich Ihnen lieber schon im deutschen Gefängnis geschrieben, wenn nur Gelegenheit dazu gegeben worden wäre! Ich schreibe es jetzt vom schweizerischen Gefängnis, da es prinzipiell die Schweiz so gut wie die Deutschen angeht und mir hier das nötige Papier zur Verfügung steht.

Vielleicht werde ich noch einmal nach Waldshut - wie im Dezember 1942 - vor dem Ende des Krieges, gehen müssen, aber es soll einigermassen vorbereitet werden, damit es dann etwas nützt.

In vollem Gegensatz, selbstverständlich, zu dem national-sozialistischen Machtwillen, der den Menschen anderer Rassen und Nationen abspricht, was man für sich selbst verlangt, aber in tiefer Sympathie mit dem reichen an sich opferfreudigen Lebenswillen unserer deutschen Brüder und Schwestern, der einmal volle Anerkennung und Geltung finden wird, verbleibe ich, sehr geehrter Herr Direktor, mit den herzlichsten Grüßen.

Ihr ergebener

Dr. Pierre Ceresole.

P.S.

Ordnungshalber soll ich Ihnen oder der Gestapo Waldshut noch den Empfang im Januar 1943, kurze Zeit nach meiner Abreise von Waldshut, des Betrages von 2 Marken bescheinigen, die mir in deutschem Papiergeld per Post unter geschlossenem Couvert zukam. Es handelte sich wohl um die 1 Mark 95» die man mir tatsächlich "schuldig" geblieben war, da in Folge eines "Vorsehens" die Fahrtaxe Grimmelshofen - Waldshut zweimal von meinem im Gefängnis Waldshut zurückgehaltenen und zurückgegebenen Geld abgezogen wurde.

Diese Rückzahlung bestätige ich mit umso grösserer Dankbarkeit, als Sie mich für den dreiwöchigen Aufenthalt samt Verpflegung in Waldshut keinen Pfennig zahlen liessen. Also betrachtet der deutsche Staat (als Beispiel doppelter Moral) als seine Pflicht, mit peinlicher Gewissenhaftigkeit 1 Markk 95 - sagen 2 Mark - dem rechtmässigen Besitzer zurück zu erstatten, und gleichzeitig zerstört er viele Millionen Marken von Waren und viele tausende Menschenleben an Orten (bei Neutralen z.B. Holland, Norwegen usw.), wo ihn niemand eingeladen hat und er gar kein Recht hat, zu sein. Offensichtlich ist da etwas Wesentliches aus der Fuge gegangen: Vergötterung des Staates! Alles ist umgeworfen, und die christlichen Kirchen - das heisst die Kirchen, die sich selbst so nennen, sagen zu allem "ja", beteiligen sogar fröhlich daran.

Ich möchte auch um Entschuldigung bitten, dass dieser Brief nicht besser geschrieben werden konnte. Es ist unwahrscheinlich, dass ich ihn noch in Maschinenschrift abschreiben kann - soweit geht die Gefälligkeit der Gefängnisverwaltungen bei uns auch nicht ...

P. Ceresole.

Nachtrag vom September 1944

So endete mit wenigen Abweichungen mein Brief vom 1. März, im schweizerischen Ge-

fängnis geschrieben. Das Original '(Schrift C) liegt jetzt in Bern aus mysteriösen Gründen, vom Bundesanwalt "konfisziert". Den Brief übergab ich vorschriftsgemäss, frankiert und mit Ihrer Adresse versehen dem Gefängnisaufseher mit der Bitte, ihn nach amtlicher Zensur nach Deutschland zu schicken oder mir zurück, am Ende meiner Gefängniszeit, damit ich die Sendung selbst besorge, falls die schweizerischen Behörden die "Verantwortung" (?) dafür nicht gern übernehmen. Dies scheint ziemlich viel offizielles Kopfzerbrechen verursacht zu haben: Niemand wollte weder ja noch nein sagen "Neutralitätsangst" - oder sonst was - lähmte sie alle. Der Brief kletterte vom Gefängnisbüro

zur Préfecture Lausanne (Bezirksgeschäftsstelle); dann weiter zum kantonalen Justizdepartement - ebenfalls in Lausanne - das ihn weiter zum "eidgenössischen Justizdepartement" in Bern förderte; von dieser allerhöchsten Instanz liess mich der "Bundesanwalt" wissen, dass mein Brief "gegen Deutschland loszog" und weigerte sich, trotz wiederholter Reklamation und gegen jedes Recht, mir denselben zurückzugeben. Auf dieser zu schwindelnden Höhen führenden Reise gewann mein einfacher Brief an Interesse. Der Gegensatz zwischen Staatsmaschinerie und einfacher lebendiger Menschlichkeit erschien hier so krass wie nur denkbar. Es kam mir in den Sinn, dass dieser Brief die beste Vorbereitung zu meinem jetzt so gut wie beschlossenen neuen Besuch nach Waldshut sein könne. Da ein Prinzip dahinter steckt, werde ich ihn in einigen Exemplaren vervielfältigen lassen.

Glücklicherweise hat mir der kantonale Justizminister - der ein guter Mensch ist - wenn nicht meinen originalen deutschen Brief - (C) - doch meine französische Übersetzung desselben (C f) zurückgeschickt, sodass ich nur rückwärts ins Deutsche zu übersetzen brauche - Ich konnte hier und da den Brief etwas verbessern (er ist also nicht absolut gleich dem Originalen C - was vielleicht

auch im bundesanwaltlichen Papierkorb augenblicklich liegt), und die zweite Übersetzung war keine so blödsinnige und nutzlose Arbeit, wie sie auch in offiziellen Kanzleien üblich ist. Es ist mir aber nicht klar, was für einen Vorteil der Bundesanwalt selbst daran finden kann, dass ich diesen 23 seitigen Brief (in Handschrift) zum zweiten Male schreiben musste. Nun wird er, schön und rein abgeschrieben, das würdige Aussehen eines wahrhaftig diplomatischen Dokumentes erhalten, das Sie leichter als meine Schrift lesen werden.

Ich glaube nicht, dass schweizerseits irgend eine Zensur diesen Brief an Sie aufhalten wird - so verkommen sind wir noch nicht. Aber wegen dieser Unsicherheit ist es doch besser, dass ich mich nochmals persönlich nach Waldshut begeben. Ich habe ferner das Gefühl, es wäre nicht ganz loyal, mich hinter einer politischen Grenze zu verstecken, um Ihnen Mitteilungen' zu machen, gegen welche Sie eventuell Einspruch zu erheben hätten. Das geschieht besser direkt von Mann zu Mann.

Es gibt Taten, die wir heute schon als Unsinn und Verbrechen empfinden (z.B. die ausschliessliche Konzentration auf militärische Waffen und Wehrmittel) und morgen noch viel deutlicher als solche erkennen; andere aber, die wir heute als unsinnig und unverständlich betrachten und morgen als berechtigt. Ich wünsche, dass mein jetziger Besuch nach Deutschland zu den letzten gehöre.

Schweizer wie Deutsche in der überwiegenden Mehrheit wagen es nicht, internationale Sicherheit und Ordnung in einer vernünftigen internationalen Organisation zu suchen. Im Mai dieses Jahres hat der Chef unseres eidgenössischen militärischen Departements (Kriegsminister) beim 100 jährigen Jubiläum der Gründung des Christlichen Vereins junger Männer von Lausanne ausdrücklich gesagt : "Unser Land würde seine Neutralität und seine Unabhängigkeit opfern am Tage, wo es auf seine Verteidigung (hier

denkt natürlich der Kriegsminister immer nur an die Verteidigung mit Waffen) verzichtete, um sich dem militärischen Schutz fremder Mächte oder einer internationalen Organisation an zu trauen." Eine deutlichere Absage an den einzigen eine bessere Zukunft versprechenden Plan kann man wohl nicht verlangen. Ebenso deutlich war die Meinung eines Genfer Mitgliedes des Nationalrates (schweizerisches Parlament), der feierlich erklärte: "Die Schweiz liebt ihre Armee und wird sie als ernste Schule der Pflicht und des Opfers trotz aller Abrüstungs-Verträge zu behalten wissen".

Wir sollen (und müssen auch) heute an eine andere Sicherheit * und andere Schule der Hingabe denken. Dies möchte ich bei meinem nächsten baldigen Besuch in Waldshut mit Deutschen besprechen oder wenigstens, so weit ich kann, durch diesen Besuch die Aufmerksamkeit wiederum auf diese Dinge richten.

Mit vorzüglicher Hochachtung

Pierre Ceresole Dr. phil.

Sekretär des Internationalen Hilfsdienstes

Le Daley sur Lutry (Vaud)

Citation

2.19 Voyage September 1944

« Nous devons aujourd'hui penser à une autre sécurité, à une autre école de sacrifice. C'est ce que j'espère discuter au cours de ma prochaine visite à Waldshut; tout au moins, je voudrais, par cette visite, attirer l'attention sur ces problèmes. »

« Je n'avais sur le plan rationnel, logique qu'une explication partielle ou nulle de l'ordre qui m'était donné et que je sentais très fort... Ces raisons sont apparues au fur et à mesure d'une obéissance fidèle, à chaque pas. »

« C'est dur, c'est dur ! »

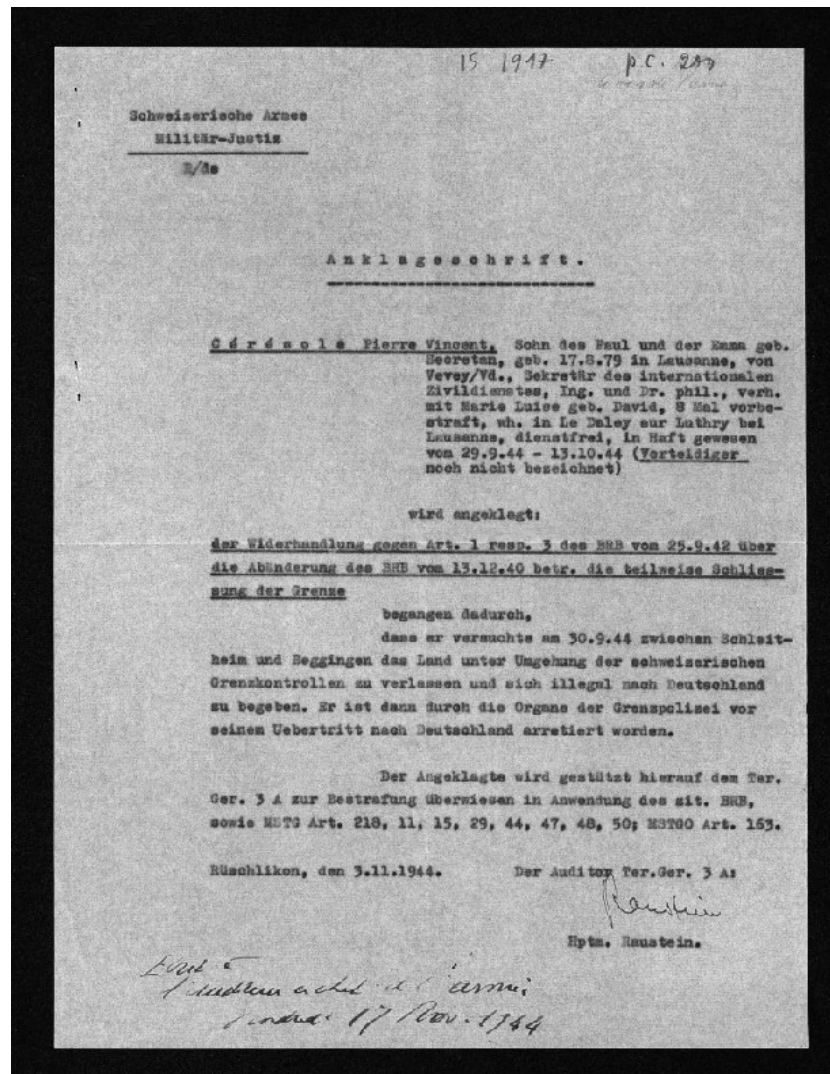
Hélène Monastier: Pierre Ceresole d'après sa correspondance, Neuchâtel, 1960, p.210

« I don't know why I'm going to Germany, I feel that it's my duty. Something which is more difficult to explain to a Swiss person than to a German. »

Pierre Ceresole: Vivre sa vérité, Carnets de route, Neuchâtel, 1950. p.267

Document¹⁷

2.20 Charge brought against Ceresole, 3.November 1944



Fützen train station



Museumtrain Wutachtal

¹⁷ Archives Pierre Ceresole: Bibliothèque cantonale et universitaire Lausanne, IS1917, PC200

3. Interpretation

3.1 In Nazi Deutschland für den Service Civil International

Philipp Rodriguez, April 2009

Ein radikaler Pazifist

Dem Sohn eines Bundesrates schien eine erfolgreiche akademische Karriere vorgegeben zu sein. 1903 erwarb er mit 24 Jahren den Dokortitel und erhielt darauf einen Lehrauftrag am Polytechnikum in Zürich. Als ihm ein paar Jahre später eine Professur angeboten wurde, lehnte er diese jedoch ab und ging stattdessen auf eine Weltreise. Im Verlauf des Ersten Weltkrieges, welcher von 1914 bis 1918 wütete, entschied er sich aufgrund religiös-ethischer Gewissenskonflikte auf eine bürgerliche Karriere endgültig zu verzichten. Politisch setzte er sich für die Militärdienstverweigerung ein und zahlte ab 1917 selber keine Militärsteuer mehr. 1918 wurde er erstmals zu einer Gefängnisstrafe deswegen verurteilt.

Aus Ceresole wurde ein radikaler Pazifist, dem neben Auflehnung gegen Militarismus und Nationalismus auch viel an einem konstruktiven Beitrag für den Frieden lag. 1920 organisierte er den ersten internationalen freiwilligen Arbeitsdienst in der kriegsversehrten Region von Verdun in Frankreich. Es folgten weitere Arbeitsdienste mit internationaler Beteiligung in Frankreich, England und der Schweiz, woraus die heutige Freiwilligen- und Friedensorganisation Service Civil International (SCI) entstand. Ceresole führte zahlreiche öffentliche Diskussionen zu friedenspolitischen Themen. Direkter Kontakt und Austausch war für ihn ein wichtiges Stilmittel im Umgang mit Andersdenkenden.

Auch seine Reise ins Deutschland der Nationalsozialisten im November 1933 war vom Wunsch geprägt, ohne Umwege mit Leuten zu sprechen. Der Wunsch, die

Deutschen direkt mit seinen Ideen zu konfrontieren, hatte ihn bereits während des Ersten Weltkrieges nach Deutschland geführt. Doch schon kurz nach der Grenze wurde er von deutschen Soldaten angehalten und ein paar Tage später wieder in die Schweiz überstellt.

Deutschland 1933

Als er im November 1933 die zweite Grenzüberschreitung in Angriff nahm, hatte sich die politische Situation in Europa dramatisch geändert. Durch die Machtübernahme der Nationalsozialisten erfolgte nach der Weimarer Republik die politische Gleichschaltung in Deutschland. International verhärteten sich die Positionen zusehends. Der 1920 gegründete Völkerbund, Vorläufer der heutigen UNO, verlor zusehends an Einfluss und internationale Initiativen zur Abrüstung versandeten. Im Oktober 1933, kurz vor Ceresoles Reise, trat Deutschland aus dem Völkerbund aus. Wie viele Zeitgenossen verfolgte er diese Entwicklung mit wachsender Besorgnis. Für viele, die sich zuvor für Frieden und gegen Militarismus eingesetzt hatten, wurden in dieser Situation Aufrüstung und Krieg gegen Hitler zu durchaus plausiblen Optionen. Eine Weltwirtschaftskrise und das Aufkommen der Massenmedien prägten zudem die frühen dreissiger Jahre des 20. Jahrhunderts entscheidend.

Ceresole entschied sich in diesen Wogen der Ideologien nicht zu schweigen und bereitete sich vor, in die „Höhle des Löwen“ zu reisen, um in Nazi-Deutschland direkte Gespräche aufzunehmen. Aus heutiger Sicht wirkt sein Handeln irritierend:

Für den Frieden

Die Schrift "In Deutschland und Indien für den Frieden", erschienen 1934, handelt von eben dieser Reise nach Deutschland in den Novembertagen 1933. Als Herausgeber der Broschüre wird der "Service Civil International" angegeben. Dies ist bemerkenswert, weil der SCI in seinen ersten Statuten von 1931 von jeglichem Antimilitarismus Abstand nahm ausser in der Frage der Militärdienstverweigerung. Ähnliche Neutralität forderte Ceresole selber vom

SCI, damit sich Freiwillige mit unterschiedlicher politischer Couleur und religiösem Hintergrund in den internationalen Arbeitsdiensten „zu Hause“ fühlen konnten. Politik blieb deshalb im SCI lange Zeit ein Tabuthema und die Medienarbeit bestand bis dahin aus wohlgesonnenen Berichten über junge Menschen aus aller Welt, die freiwillige Hilfe leisteten. Als Privatmann und radikaler Pazifist polarisierte Ceresole bewusst. Trotzdem ging es ihm bei der Reise gerade um den SCI und dessen Ziele.

Die Publikation ist pragmatisch und zugleich geprägt durch viele rhetorische Formulierungen. Ceresole erläutert darin die Ziele des 'Service Civil International' und was seit dem ersten Arbeitsdienst 1920 erreicht wurde. Weiter beschreibt er die Einrichtung des 'Welthilfsverbandes' durch den Völkerbund sowie den freiwilligen Arbeitsdienst (FAD), der in Deutschland 1931 für junge Arbeitslose eingeführt worden war und von der NSDAP unterstützt wurde. Mit ein paar Worten wird auch der alternative Dienst für Militärdienstverweigerer erwähnt, der in einigen Ländern bereits eingeführt worden war. Ceresole wertete diese Entwicklungen als Chance zur Überwindung der entstandenen Gräben zwischen den Nationen. Er verlangte daher die Zusammenarbeit dieser Initiativen, um eine "Armee für den Frieden" zu schaffen.

Grenze überschreiten

Da er, wie er selber schreibt, keiner staatlichen Autorität Auskunft über seine Absicht geben wollte, entschied er sich die grüne Grenze bei Schaffhausen, das jenseits des Rheins zu 82% von deutschem Staatsgebiet umgeben ist, zu überqueren. Zu Fuss wanderte er durch den Grenzwald von Schleithelm, der seit 1839 die Grenze zwischen der Schweiz und dem deutschen Reich bildet.

Wie 1918 überquerte er die Grenze ins dritte Reich beim Grenzstein Nummer 488, ohne dass diesmal jemand davon Kenntnis nahm. Der Grenzstein war von Efeu mehrmals umwunden und symbolisierte für ihn die internationale Zusammenarbeit. Ceresole fand ein Deutschland nach den Reichstagswahlen vor, wo die Wahlsiegerin, die NSDAP, wortstark für Frieden warb.

Bei den Infanterie-Reservisten

Er reiste nach Stuttgart, wo er Kontakt mit der örtlichen Parteileitung der NSDAP aufnahm, um eine allfällige Zusammenarbeit bei einem internationalen Arbeitsdienst zu diskutieren. Man hätte durchaus erwarten können, dass er verhaftet worden wäre. Für diesen Fall hatte er auch bereits Anweisungen an Freunde und Angehörige gegeben. Aber man empfing ihn, hörte ihm zu und verwies ihn mit seinem Anliegen an den „Führer“ Adolf Hitler. Die spektakulärste Episode seiner Reise fand aber im Hotel statt, wo er logierte. Eine Feier einer lokalen Infanterie-Einheit wurde im Festsaal durchgeführt. Er benutzte die Gelegenheit und bat die Organisatoren, ein paar Worte an die Anwesenden zu richten zu dürfen. Er erhielt die Erlaubnis und nach Marschmusik und Gesängen trat er vor die Feiernden. In seinen Worten an die Menge würdigte er die Friedensbekenntnisse des „Führers“ und den Arbeitsdienst als Fortschritte. Als Beitrag zum Frieden äusserte er den Wunsch, Freiwillige aus dem Ausland in deutsche Arbeitsdienste einzuladen. Obwohl er sich sel-

ber als "veritabler Internationaler" bekannte, erntete er ein gewisses Wohlwollen der Versammelten. Aber auch hier verwies man ihn an den allwissenden „Führer“ Adolf Hitler und ein Begleitschreiben zur Unterstützung wurde ihm versprochen. Weitere Schritte in Richtung Berlin unterliess er jedoch. Zum Einen vielleicht deshalb, weil zu umfangreiche Vorbereitungen notwendig gewesen wären, zum Andern ist zu vermuten, dass er daran zweifelte, das sture Obrigkeitsdenken der Entscheidungsträger durchbrechen zu können.

Friedensabenteuer

Man kann zum Schluss kommen, dass Ceresole und seine Absichten hinsichtlich einer Kooperation mit den Nationalsozialisten naiv waren. Aber dann hätte er die Reise als Niederlage gewertet und von einer Publikation abgesehen. Klar ist, dass er die Gefahr die von den Nazis ausging, durchaus nicht unterschätzte. Er wusste, dass ein Buch mit einem Artikel von ihm, kurz zuvor von den Nazis verbrannt worden war. Gleichzeitig verlangte aber die deutsche Nationalbibliothek in Leipzig Belegexemplare mehrerer seiner Publikationen.

Der Kritik, dass die Friedenspropaganda der Nazis lediglich die Kriegsvorbereitungen kaschiere, entgegnete er damit, dass das Thema „Frieden“ die Deutschen zur Wahl der NSDAP bewegte und nicht etwa der preussische Militarismus. Über die Worthülse „Frieden“ wollte er Taten bzw. Friedensdienste initiieren.

Die Absicht der Reise war nicht nur dazu bestimmt mit Nazis zu verhandeln, sondern vor allem dazu einen Ausweg aus dem Kreislauf von Rüstung und Militarisierung aufzuzeigen. Internationale Arbeitsdienste in Nazi-Deutschland, sah er nicht als Ding der Unmöglichkeit an. Die Idee bzw. die Essenz des SCI ist es ja gerade, Menschen unab-

hängig von Nation, Ideologie oder Religion für internationale Friedensdienste zu begeistern. Unter dem Eindruck internationaler Aufrüstung empfand er es als moralische Pflicht, Lösungen zu suchen, um dem kommenden Morden vorzubeugen.

In seinem Schlusswort in der Schrift beschreibt er, dass er kurze Zeit nach der Deutschland Reise eingeladen wurde, den SCI nach Indien zu bringen, um nach einem Erdbeben in Bihar Hilfe zu leisten. Mit internationalen Freiwilligendienste einen Betrag zum Weltfrieden zu leisten war seine Vision. In den folgenden Jahren reiste er mehrmals nach Indien.

Unbeirrt

Neun Jahre später, 1942, mitten im Zweiten Weltkrieg, machte er sich nochmals auf den Weg, obwohl zahlreiche Freunde und Bekannte ihn zurückhalten wollten. Diesmal wurde er gestellt und in der deutschen Grenzstadt Waldshut inhaftiert. Mehrere Wochen blieb er dort. Die Gestapo verhörte ihn. Danach wurde er in die Schweiz überstellt, wo er zu einer mehrmonatigen Gefängnisstrafe verurteilt wurde. Unbeirrt davon versuchte er im Oktober 1944 abermals einen Grenzübertritt. Diesmal wurde er schon in der Schweiz verhaftet. Die beiden letzten Versuche gehören zu einer Reihe von persönlichen Protestaktionen gegen die Katastrophe des Weltkrieges und den Totalitarismus.

Als Fussnote der Geschichte irritieren und faszinieren die Reisen Ceresoles über die grüne Grenze nach Nazi-Deutschland. Unbeirrt und mit scheinbarer Arglosigkeit versuchte der Pazifist Ceresole einen Auswege aus der Gewaltspirale zu zeigen. Der Nachwelt hat er davon den Service Civil International hinterlassen, der seit bald 90 Jahre besteht.